

23 JUIN 1945

LE

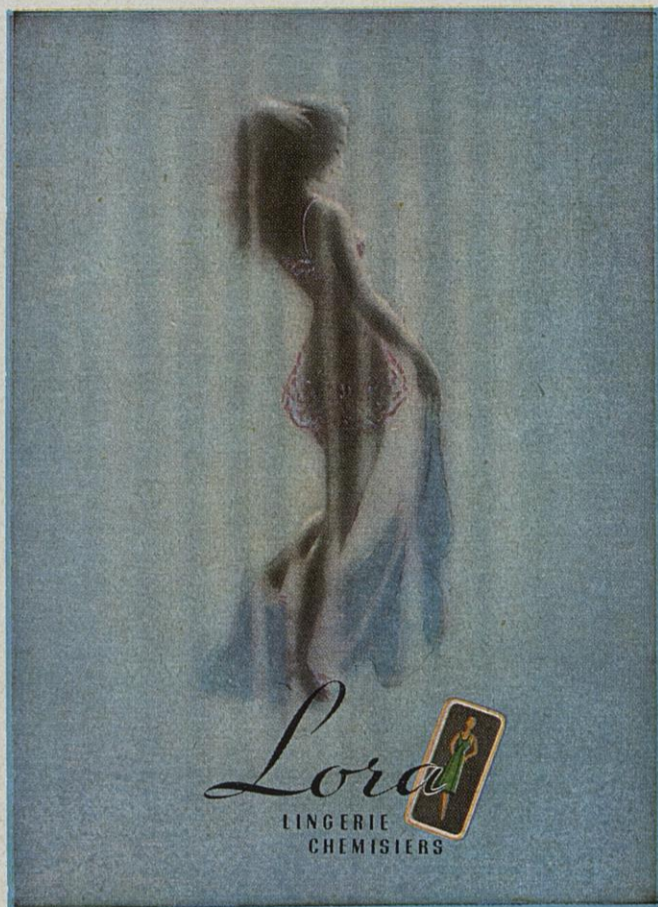


PRIX : 30 FR.

MONDE ILLUSTRÉ



Du haras à l'hippodrome: les Courses



Lora
LINGERIE
CHEMISIERS

*un Bouquet
de fleurs rares
... dans votre sac*

CONCRETA
LA CIRE NATURELLE DES FLEURS

Molinard

Un rien... une trace de CONCRETA vous parfumerait délicieusement pour de longues heures.

Ces charmants petits étuis sont portés dans le sac ou dans la poche sans crainte de taches, CONCRETA n'étant pas liquide.

MOLINARD: 21, Rue Royale, PARIS 8^e Arr'
Distillateur de fleurs à Grasse depuis 1849



COGNAC
ROUYER
MAISON FONDÉE EN 1801

UNIC
Plectyl

LE STYLO
DE L'ÉLITE

LE DERNIER EN DATE
LE PREMIER EN QUALITÉ

392^F

Usines et Bureaux: 10, rue Juliette Dodu — Paris (10^e)
En vente chez tous les papetiers, spécialistes, Gds Magasins, etc.



LE PREMIER BRITANNIQUE, ACCOMPAGNÉ DE MRS. CHURCHILL, EST ACCUEILLI PAR SES ÉLECTEURS A SON ARRIVÉE DANS SA CIRCONSCRIPTION DE WEEDFORD (COMTÉ D'ESSEX)

LA FRANCE ET LE MONDE

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

A PRÈS dix ans de silence, le peuple britannique va avoir la parole. Nous ne devons pas nous dissimuler l'importance de cet événement. L'avenir de la civilisation occidentale peut dépendre, en grande partie, du choix qui feront, demain, les électeurs du Royaume-Uni. Un gouvernement ne peut gouverner contre les idées de son temps. Les dirigeants de la Grande-Bretagne, dans le passé, se sont toujours appliqués à respecter ce principe.

Les « leaders » conservateurs vont-ils rompre, aujourd'hui, cette tradition? En retard sur l'évolution psychologique de l'Europe, vont-ils, pour essayer de sauver leurs privilèges, user de procédés politiques qui mèneraient, infailliblement, l'Angleterre à une impasse?

Le peuple affirmera-t-il sa volonté d'alignement sur ceux d'Europe ou bien se laissera-t-il manœuvrer par « ses notables »?

**

Les élections de 1935 ont donné une majorité substantielle à la Chambre des Communes au parti conservateur. Cependant l'examen du nombre de voix obtenues par les deux grands partis, 10.500.000 voix environ pour les conservateurs, 8.325.000 voix pour les travaillistes, reflète mieux que la répartition des sièges leur force respective.

Comment l'opinion a-t-elle évolué depuis dix ans? Quelle a été l'influence de la guerre?

**

La population de Grande-Bretagne, après son immense effort, est fatiguée et inquiète de l'avenir. La guerre d'Extrême-Orient n'est pas populaire et est considérée par la masse comme un conflit intéressant bien davantage les États-Unis que l'Angleterre. La mystique impériale ne trouve plus d'écho. Devant l'avenir menaçant, le peuple ne comprend pas ses cinq années de souffrance. Coupé du continent depuis plusieurs années, informé parcimonieusement à son sujet, celui-ci l'étonne et le déçoit. On lui avait dit en 1940 qu'il se battait pour la liberté et la

libération de l'Europe du joug nazi. En 1944, en pleine bataille de Normandie, Churchill l'informa que cette guerre avait perdu tout caractère idéologique. Puis vinrent les réactions belges et grecques qu'il n'a pas encore élucidées. C'est pourquoi il se demande s'il n'a pas été trompé, si ses sacrifices n'auront pas été vains. Les prisonniers, les soldats qui se sont battus pour de meilleures conditions de vie, pour une victoire de l'égalité dans les sacrifices, se trouvent placés devant des problèmes angoissants tels que la reconstruction de leur « home » détruit, la recherche d'une situation, l'écrasant fardeau des impôts nés de la guerre. Ce sont les fils des anciens combattants de 1914-1918; nombreux sont parmi eux ceux qui sont décidés, cette fois-ci, à ne pas se laisser « jouer ». La masse britannique, dans son ensemble, a pris conscience avec acuité des difficultés de l'heure. Cet état d'esprit a créé une atmosphère de tension et d'irritation qui s'exprime actuellement en propos violents à l'égard des éléments dirigeants et par un désir très net de changement.

Il existe incontestablement une tendance très marquée vers les formules socialistes à caractère typiquement britannique fondées sur l'instinct et l'intérêt bien plus que, comme en d'autres pays, sur l'idéal et la raison, sur les besoins à satisfaire plus que sur les idées à faire triompher. On accepte le dirigisme mais un *dirigisme respectueux de toutes les libertés humaines*.

Que proposent les partis à cette masse inquiète, anxieuse, déçue et réaliste?

Le débat électoral, dégagé des controverses purement politiques, semble devoir porter surtout sur le problème économique et social et sur le problème extérieur.

Les travaillistes et leurs satellites (travaillistes indépendants et Commonwealth) ont commencé leur campagne contre le parti conservateur, en fait depuis avril dernier. La violence de ton de leurs attaques situe exactement la tension existante. « Le parti travailliste entend substituer aux « bonnes intentions » et aux demi-mesures des conservateurs une politique originale nettement et hardiment réformatrice et constructive. » D'après lui, « la nécessaire révolution industrielle » doit se faire sous un régime d'autorité, de contrôle et de dirigisme. Il pense que, grâce à la nationalisation des industries-clés et à

l'utilisation des bénéfices au profit de la communauté, il pourra instaurer un régime de démocratie politique et sociale, dont il conteste l'existence actuellement dans le pays.

Sur le plan international il estime que la paix ne pourra se construire effectivement que par le maintien de l'amitié des partis socialistes du monde entier en vue de la défense des grands principes de liberté. En ce qui concerne l'U. R. S. S. il juge que la politique des conservateurs est toujours dirigée essentiellement par les éléments réactionnaires de l'ancienne équipe Chamberlain et qu'il est seul qualifié pour

poursuivre une politique de franche et loyale amitié avec les Soviétiques. N'est-ce pas sir Stafford Cripps, candidat travailliste de la circonscription est de Bristol, qui déclara, le 5 juin :

« Nous devons comprendre la Russie et collaborer avec elle. Je rends hommage à la politique que Churchill et Eden suivirent jusqu'à présent. Mais des éléments hostiles à ce pays, des éléments du gouvernement Chamberlain, siègent dans le gouvernement actuel. Je suis persuadé qu'ils ne pourraient entretenir les relations amicales avec la Russie comme un gouvernement travailliste pourrait le faire? »

Les conservateurs, de leur côté, opposent leur libéralisme à ce qu'ils

(Suite page 22.)



APRÈS LA VICTOIRE

par Paul CLAUDEL

L A guerre qui touche à sa fin marque une étape décisive dans l'entreprise d'unification de l'Humanité qui, depuis bien des siècles, semble le dessein le plus soutenu de la Providence. La guerre de 1914 avait été avant tout une guerre européenne. De vastes régions de la planète, l'Amérique du Sud, l'Insulinde et l'Océanie, l'Extrême-Orient lui-même, y étaient demeurés étrangers ou n'y avaient joué qu'un rôle secondaire, accidentel ou épisodique. L'intervention de l'Amérique, si décisive qu'elle fût, n'avait paru à bien des yeux qu'une sorte de saillie sentimentale. L'aventure finie, elle s'était empressée de rentrer chez elle en claquant la porte. Quant à la Russie, absorbée par des préoccupations intérieures, maltraitée par la guerre, elle avait été exclue de la paix. L'Europe avait été laissée seule au soin de pourvoir à sa propre restauration.

A cette tâche, et par la faute des circonstances aussi bien que des hommes, on peut dire qu'elle faillit d'une manière éclatante. Au lieu de se créer une figure raisonnable, de se constituer dans l'unité organique que la nature lui proposait, elle ne songea qu'à satisfaire les forces de disruption anarchique que la catastrophe avait déchaînées et à consacrer les prétentions arrogantes de toutes sortes de nationalismes intransigeants. Par rapport à l'œuvre de la Révolution et du traité de Vienne, la paix de Versailles fut un pas en arrière. La carte de l'Europe en 1880 donne somme toute une impression d'équilibre, la carte de 1930 procure celle d'un chantier de démolition, dont les éléments hasardeux sont suspendus en porte-à-faux. L'une était un tableau, plus ou moins réussi, l'autre n'était qu'un puzzle.

Quelle tentation pour l'Allemagne, laissée en somme par le traité à peu près intacte dans ses organes essentiels, et à qui des vainqueurs haletants ou épuisés ne tardèrent pas à donner le spectacle de la discorde et de la faiblesse.

L'Allemagne, elle, avait, pour donner figure à l'Europe, une idée saine, une idée organique. Il n'y a qu'à jeter les yeux sur la carte pour se rendre compte que notre continent péninsulaire a un axe, la grande diagonale puissamment appuyée sur le Rhin, qui, partant de la bouche de l'Elbe, aboutit à celle du Danube. Cette proposition géographique reçoit économiquement sa confirmation dans le fait que les territoires intensément minéralisés du Nord correspondent dans le Sud à un magnifique domaine de cultures et d'élevage. La raison pour le peuple mal vaincu semblait venir au secours de la convoitise, et quand l'Autriche, contre sa volonté, contre son intérêt et contre le vœu même de la nature, se vit refuser le droit d'assurer ses destinées à celles de la nation consanguine en quête d'un horizon commun, l'appel à la force devint une suggestion irrésistible.

L'Allemagne n'était que trop disposée à l'écouter et à céder aux impulsions faméliques que contenait mal un barrage incohérent. Et cependant l'opposition que les puissances responsables de la paix opposaient au séculaire *Drang nach Osten* était bien compréhensible. Une Allemagne politiquement maîtresse de la Vallée (j'emprunte au langage biblique cette expression oraculaire), c'est-à-dire du sillon central, de l'artère magistrale où conflue la sève du continent ; c'était l'équilibre complètement détruit à son profit d'un édifice vacillant. A son profit, c'est-à-dire au profit d'une nation de proie qui venait de donner les preuves les plus odieuses de son égoïsme brutal et de son mépris cynique du droit des autres. L'Allemagne maîtresse par les armes d'un bout à l'autre de la Vallée, c'était une Allemagne démesurément fortifiée et désormais encouragée, invitée à toutes les ambitions. Il était impossible de concéder à une revendication menaçante ce qu'un labeur honnête et patient, comme celui qui aboutit à la formation du Zollverein, aurait pu progressivement mériter dans l'intérêt général de la communauté.

Combien ces défiances de l'Europe et de notre pays en particulier étaient justifiées, c'est d'ailleurs ce que l'entreprise d'Hitler se chargea rapidement de démontrer. Dès le début, l'attirail rassurant du commis-voyageur fut par lui mis de côté pour l'accoutrement wagnérien du berserker. Il ne s'agissait plus de conquérir un marché, mais un parc à esclaves. Après le rapt de Vienne, après celui de Prague, à la veille d'un nouveau bond de la bête féroce sur Varsovie, il n'y avait plus d'illusion à se faire. L'Angleterre et la France durent se résigner en gémissant à reprendre moins l'épée que le bouclier.

Maintenant la victoire est gagnée. La Vallée, suivant la prédiction du prophète, est devenue un cimetière où le géant gît abattu parmi toutes sortes de débris informes. Mais le fait inquiétant est qu'au lieu d'être un sillon de confluences, aujourd'hui elle dessine, de la Baltique à l'Adriatique, sur cette ligne où se sont rencontrées les forces venues des côtés opposés de l'horizon, oui, elle commence à dessiner une amorce de fissure.

Le fait est là, inéluctable. L'Europe ne trouve plus en elle-même son centre de gravité, son principe constitutif, sa garantie de conservation. Elle s'est montrée

incapable de pourvoir elle-même à son salut. Elle ne l'a dû cette fois qu'à la constriction simultanée de deux blocs de forces énormes et employées à fond entre lesquels l'isthme germanique s'est trouvé broyé et pulvérisé. Chacun de ces blocs avait sa base, aussi bien à l'Ouest que, on peut le dire, à l'Est, hors des frontières géographiques ou historiques de notre continent. Cette double dilatation, il y a tout lieu de le croire, n'est pas un phénomène passager, d'autres raisons plus larges que la succion du vide provoquée par l'effondrement intermédiaire viennent l'expliquer et lui donner un caractère persistant. L'Europe, elle, a pris conscience de sa faiblesse relative. Elle s'est rendue compte qu'elle n'a, cette fois, continué à exister qu'en fonction d'une obligation de sauvetage extorquée aux ressources de la planète tout entière, et je ne parle pas seulement de la Russie et des Etats-Unis, mais des Dominions britanniques et des régions jusqu'ici les plus obscures et les plus confinées de l'économie totale. Ses centres de défense se trouvent désormais hors d'elle-même, confiés à des pôles d'attraction divergents, elle ressent déjà dans les articulations essentielles de son armature l'effet de ce double appel et il n'y a pas besoin d'une oreille particulièrement fine pour discerner des craquements.

Toutefois, cette opposition, ou disons plutôt cette antithèse, cette bipolarité, qui n'a pas seulement notre continent pour théâtre, mais, qui, tout le donne à penser, a chance de s'étendre aux rives du Pacifique, de la mer Egée et de l'Océan Indien n'a, espérons-le, qu'un caractère provisoire. Elle n'est qu'une phase du progrès qu'accomplit notre univers dans la conscience de sa solidarité totale. L'Allemagne, à sa manière criminelle et abominable, avait essayé de faire l'unité de l'Europe. Elle n'aura réussi qu'à ouvrir nos yeux à l'homogénéité de l'Humanité œcuménique. Comme le dit l'antique adage : *Nemo impune contra orbem*. C'est le globe qui vient d'avoir raison de la révolte d'une de ses parties.

Et c'est ici que revient à ma pensée l'image de cette fameuse Vallée que j'évoquais aux premières lignes de cette étude. Non, les fleuves n'ont jamais été faits pour servir de séparation entre les groupes humains. Non pas pour les diviser mais pour les unir à un courant commun qui les entraîne à l'exploitation de biens divers dans un intérêt réciproque. Le plus grand résultat peut-être de cette guerre, c'est que l'isolement de la Russie a cessé. A-t-on suffisamment remarqué à quel point la claustration de cet empire, de ce complexe formidable qui recèle entre ses frontières la plus grande partie des capacités spatiales et peut-être des possibilités économiques de la planète était un phénomène paradoxal et de prolongation inconcevable ? Jusqu'ici la politique ne lui avait pas permis de jouer dans l'histoire du monde un rôle somme toute proportionné à son importance. Le traité de Versailles ne porte pas sa signature et ne tient aucun compte de son existence. L'agrégation de la Russie au reste du monde civilisé est un événement aussi important qu'aux siècles précédents la découverte de l'Amérique et des nations ermites de l'Asie.

Il ne faut rien exagérer et certainement depuis deux siècles le poids du colosse du Nord s'est fait puissamment sentir dans les affaires de l'Occident. On ne saurait nier cependant qu'au delà d'une certaine ligne dessinée entre le 20° et le 30° méridien par la politique depuis que la terre russe avait à peu près achevé son travail de rassemblement, une vaste zone d'inertie et d'auto-concentration, d'où l'on voyait saillir de temps en temps dans un sens ou dans un autre des pointes, des expéditions plus ou moins réussies, mais auxquelles le sentiment national demeurait étranger. Charles XII et Napoléon n'avaient réussi qu'un moment à troubler les rêves de l'animal endormi. L'agression de Guillaume II eut plus de succès et détermina la révolution bolchevique. Mais au point de vue des relations extérieures, cet événement eut d'abord pour conséquence plutôt un retrait qu'une expansion. Impénétrable, la Société n'exerçait autour d'elle qu'une puissance de pénétration sentimentale et idéologique. Elle pouvait se passer de l'Europe et l'Europe pouvait se passer d'elle. Elle ne lui était pas rattachée par les entrailles, par la circulation de la sève, par la négociation des échanges organiques, par le contre-coup des réflexes. Aujourd'hui, elle va sortir de la guerre entourée d'une ceinture d'Etats qui, suivant leur éloignement, subiront non pas peut-être sa domination, mais au moins son aimantation. Son ombre s'étendra par-dessus toutes les frontières jusqu'au-dessus de toutes les mers du globe. Il lui faudra, bon gré mal gré, s'habituer, s'accommoder aux responsabilités d'une puissance mondiale.

De l'est à l'ouest et du nord-ouest au sud-est, les fleuves se remettront à couler et je ne parle pas seulement des fleuves d'eau mais des fleuves de marchandises, d'idées et de propositions. Entre les deux Bêtes apocalyptiques, celle de la Mer et celle de la Terre, c'est la Vallée qui aura fait non pas la division, mais la soudure. Ainsi soit-il !

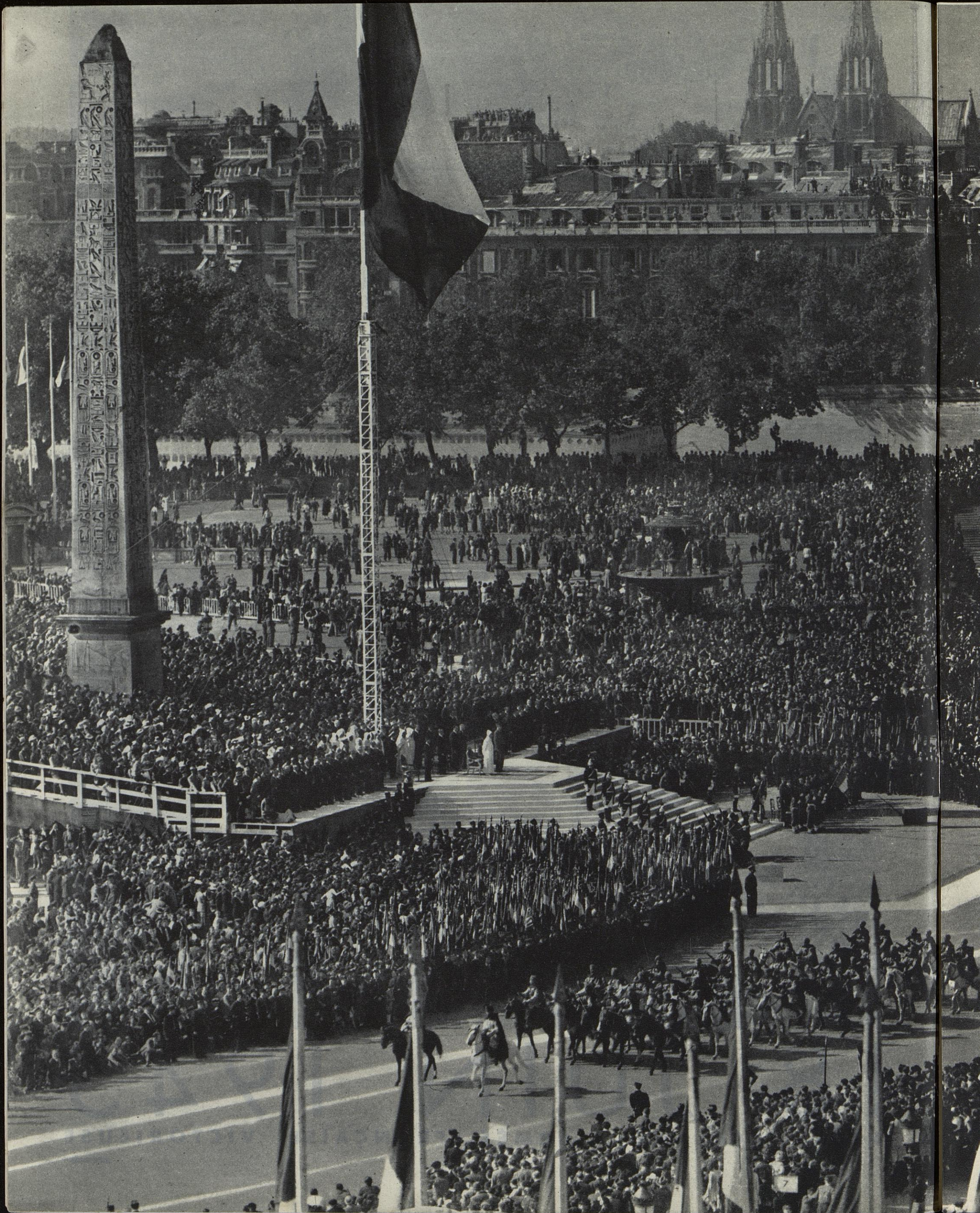
Brangues, le 23 mai 1945.



18 JUIN 1945

PARIS ACCLAME L'ARMÉE FRANÇAISE VICTORIEUSE





UNE JOURNEE INOUBLIABLE

Ce ne fut pas seulement un magnifique spectacle : ce fut aussi une journée de fol enthousiasme, dans un délire de cris et de bravos, dans la poussière dorée d'un soleil de victoire, dans l'émotion d'une immense communion populaire... La foule, tôt levée, avait couvert de son flot l'avenue triomphale, la place majestueuse de la Concorde, les grands boulevards, avait escaladé arbres et réverbères, était montée à l'assaut des toits des voitures et des toits des maisons, s'était accrochée aux corniches, aux balcons, partout où la moindre saillie, la moindre aspérité devait permettre d'y mieux voir. Et les vieux disaient en souriant : « C'est comme le 14 juillet 1919... » En fait, pourtant, c'était mieux que le 14 juillet 1919. Parce qu'il y a vingt-six ans, tout de même, la France en armes qui, avec ses alliés, avait descendu de son pas vainqueur la plus belle artère du monde, n'avait pas connu, vécu d'heures aussi tragiques que la France de 1940. Lundi dernier, c'était une France renaissante qui traversait Paris, une France revenue de loin, des géolés hitlériennes et des cellules de la trahison, une France laissée pour morte il y a moins de soixante mois, une France qui, souvenez-vous-en, était l'an dernier encore sous la botte, exsangue, mutilée, au front ceint de l'auréole du martyr, mais déjà plus forte dans sa foi intérieure, plus vaillante, plus consciente de son immortalité, de sa grandeur, plus certaine de son destin...

En haut d'une estrade, à l'extrémité des Champs-Élysées, face au lointain Arc de Triomphe, un homme assistait, au cœur de l'énorme foule anonyme, à cette chevauchée pathétique. Arrivée à sa hauteur, l'armée tournait vers lui son regard fraternel, avec fierté, avec reconnaissance. Le nom de cet homme, on le pouvait lire dans la flamme dansante inscrite dans la prunelle de chaque marsouin, de chaque légionnaire, de chaque fantassin. On le pouvait lire aussi sur chaque drapeau claquant au vent, car il est synonyme d'« Honneur » et « Patrie ». On le pouvait lire encore sur les visages des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants massés sur le parcours, visages empreints d'émotion, de joie, de gratitude, respirant la liberté retrouvée, la quiétude.

Car en vérité, ce 18 juin 1945, c'était la fête d'un peuple, mais c'était d'abord la fête d'un homme, d'un homme à qui revenait entièrement la gloire d'avoir rendu possible, par sa seule énergie, sa seule volonté, son seul patriotisme, sa seule clairvoyance, cette journée fastueuse, inoubliable, historique : Charles de Gaulle.



LE SULTAN DU MAROC ET LE GENERAL DE GAULLE.
A GAUCHE : VUE GENERALE DE LA CONCORDE.



UNE JOURNEE INOUBLIABLE

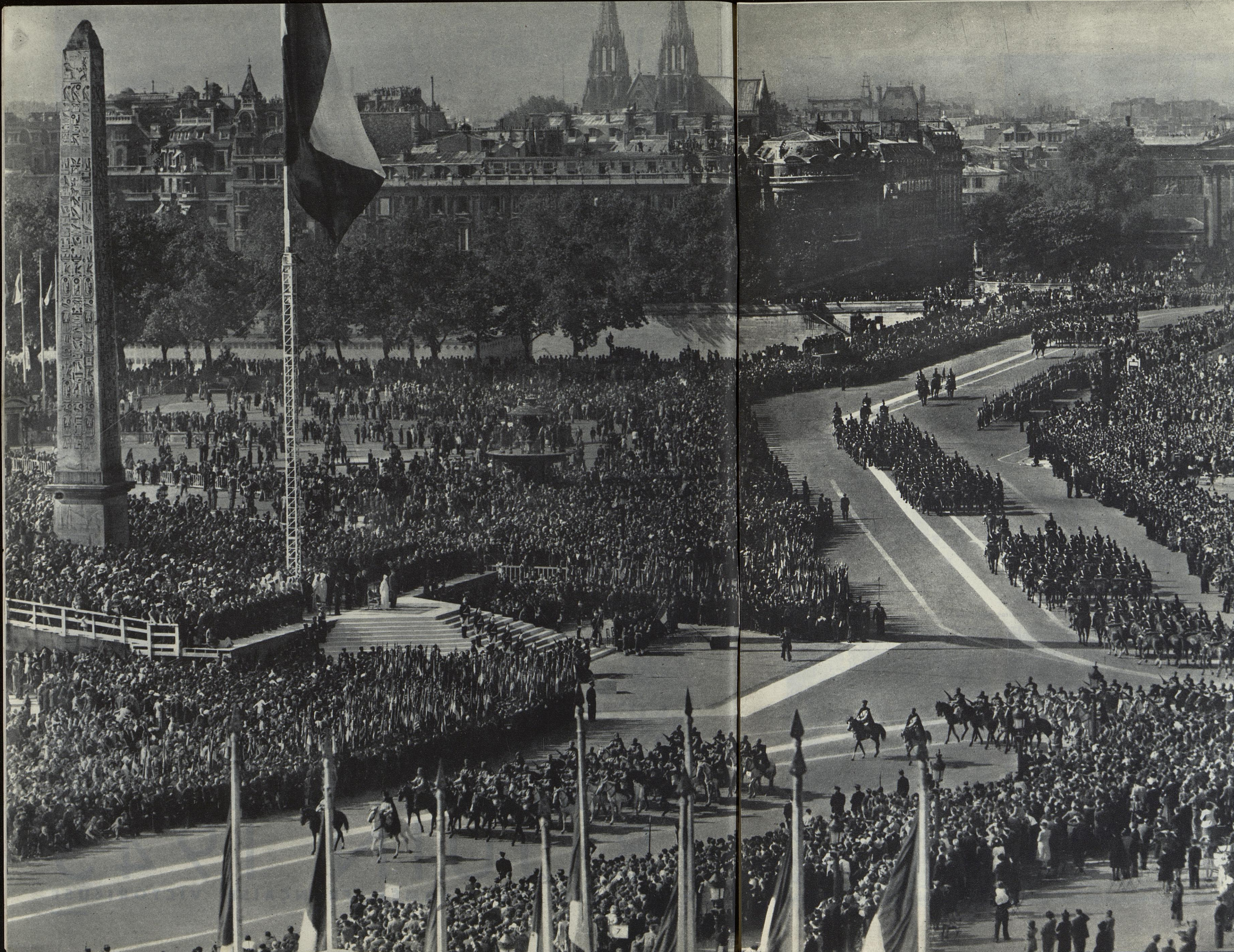
Ce ne fut pas seulement un magnifique spectacle : ce fut aussi une journée de fol enthousiasme, dans un délire de cris et de bravos, dans la poussière dorée d'un soleil de victoire, dans l'émotion d'une immense communion populaire... La foule, tôt levée, avait couvert de son flot l'avenue triomphale, la place majestueuse de la Concorde, les grands boulevards, avait escaladé arbres et réverbères, était montée à l'assaut des toits des voitures et des toits des maisons, s'était accrochée aux corniches, aux balcons, partout où la moindre saillie, la moindre aspérité devait permettre d'y mieux voir. Et les vieux disaient en souriant : « C'est comme le 14 juillet 1919... » En fait, pourtant, c'était mieux que le 14 juillet 1919. Parce qu'il y a vingt-six ans, tout de même, la France en armes qui, avec ses alliés, avait descendu de son pas vainqueur la plus belle artère du monde, n'avait pas connu, vécu d'heures aussi tragiques que la France de 1940. Lundi dernier, c'était une France renaissante qui traversait Paris, une France revenue de loin, des géolés hitlériennes et des cellules de la trahison, une France laissée pour morte il y a moins de soixante mois, une France qui, souvenez-vous-en, était l'an dernier encore sous la botte, exsangue, mutilée, au front ceint de l'aurole du martyr, mais déjà plus forte dans sa foi intérieure, plus vaillante, plus consciente de son immortalité, de sa grandeur, plus certaine de son destin...

En haut d'une estrade, à l'extrémité des Champs-Élysées, face au lointain Arc de Triomphe, un homme assistait, au cœur de l'énorme foule anonyme, à cette chevauchée pathétique. Arrivée à sa hauteur, l'armée tournait vers lui son regard fraternel, avec fierté, avec reconnaissance. Le nom de cet homme, on le pouvait lire dans la flamme dansante inscrite dans la prunelle de chaque marsouin, de chaque légionnaire, de chaque fantassin. On le pouvait lire aussi sur chaque drapeau claquant au vent, car il est synonyme d'« Honneur » et d'« Patrie ». On le pouvait lire encore sur les visages des millions et des millions d'hommes, de femmes et d'enfants massés sur le parcours, visages empreints d'émotion, de joie, de gratitude, respirant la liberté retrouvée, la quiétude.

Car en vérité, ce 18 juin 1945, c'était la fête d'un peuple, mais c'était d'abord la fête d'un homme, d'un homme à qui revenait entièrement la gloire d'avoir rendu possible, par sa seule énergie, sa seule volonté, son seul patriotisme, sa seule clairvoyance, cette journée fastueuse, inoubliable, historique : Charles de Gaulle.



LE SULTAN DU MAROC ET LE GENERAL DE GAULLE.
A GAUCHE : VUE GENERALE DE LA CONCORDE.



18 JUIN 1945 (fin)



LE GENERAL DE GAULLE BAISE LE DRAPEAU DES FUSILIERS MARINS, QU'IL VIENT DE DECORER DE LA CROIX DE LA LIBERATION.



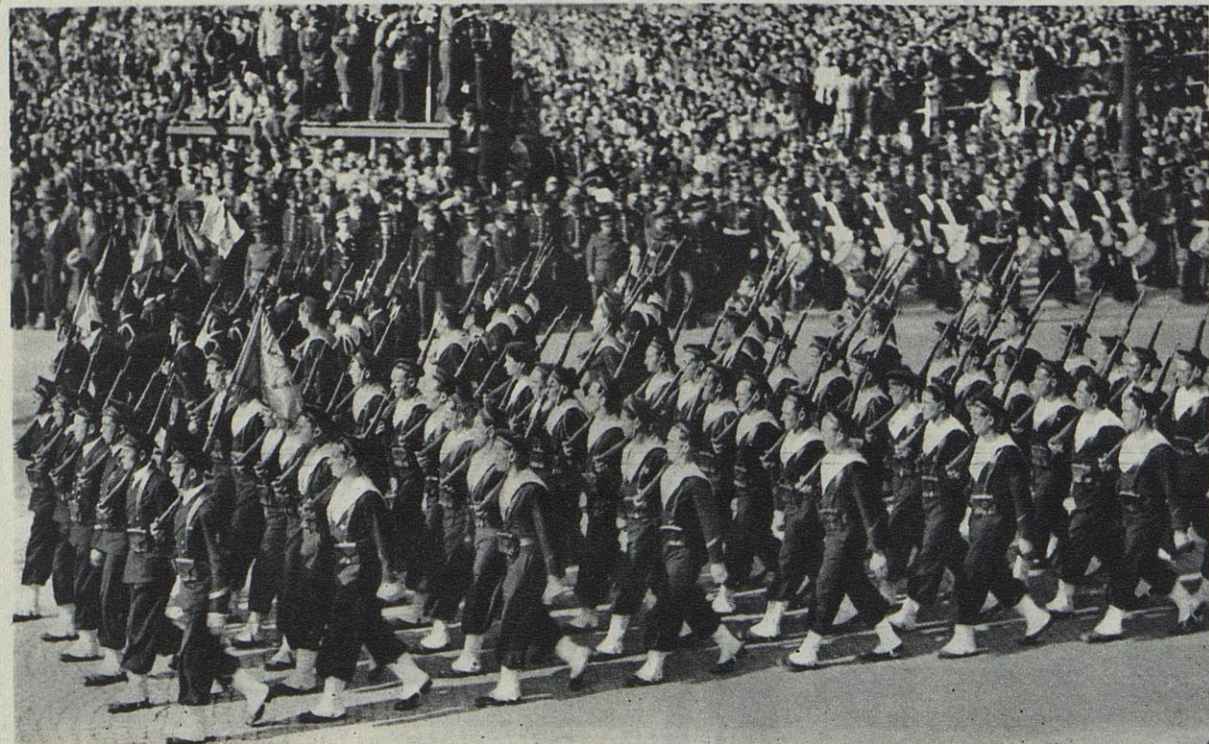
LE GENERAL LECLERC OUVRE LE DEFILE DES BLINDES



LA CLORIEUSE LEGION PASSE SOUS L'ARC DE TRIOMPHE.



UN CORPS D'ELITE VENU DE L'EMPIRE : LES FAMEUX COUMIERS, DONT LES EXPLOITS HEROIQUES NE SE COMPTENT PLUS.



LES FUSILIERS MARINS ATTEIGNENT LA CONCORDE OÙ SE TIENNENT LE GENERAL DE GAULLE ET LES PERSONNALITES OFFICIELLES.



TOUT LE LONG DU PARCOURS. UNE FOULE IMMENSE.

LE TRAITÉ ANGLO-IRAKIEN DE 1930

NOS lecteurs trouveront ci-dessous le texte officiel du Traité d'alliance anglo-irakien de 1930 :

Les dispositions de ce document définissent assez exactement la position que la France entend conserver en Syrie et au Liban, compte tenu de la place spéciale qu'elle y occupe et des nombreuses relations culturelles et historiques qu'elle y a établies depuis si longtemps.

L'article 5 de ce document reconnaît « que le maintien permanent et la protection en toutes circonstances des voies de communication essentielles de Sa Majesté Britannique est dans l'intérêt commun des hautes parties contractantes ». Il autorise en conséquence Sa Majesté Britannique « à maintenir des forces sur le territoire de l'Irak dans les localités sus-mentionnées conformément aux stipulations de l'annexe au présent traité ».

La position spéciale et privilégiée de la France a toujours été expressément reconnue par le gouvernement britannique. Toutes les allégations d'une presse arabe partielle, toutes les manœuvres de ceux qui ont intérêt à diviser les Nations Unies ne sauraient prévaloir contre le droit incontestable et incontesté de la France à maintenir au Levant sa position prédominante. La disparition de la France des territoires de Syrie et du Liban sonnerait le glas de toutes les positions historiques ou économiques des puissances européennes dans le Proche Orient, voire dans ses prolongements méridionaux.

LE TEXTE DU TRAITÉ

ARTICLE PREMIER

Il y aura paix perpétuelle et amitié entre Sa Majesté Britannique et Sa Majesté le Roi d'Irak.

Il sera établi entre les Hautes Parties contractantes une alliance étroite en consécration de leur amitié, de leur cordiale entente et de leurs bonnes relations et elles se consulteront sans réserve et sincèrement sur tous les problèmes de politique étrangère qui pourraient affecter leurs intérêts communs.

Chacune des Hautes Parties contractantes s'engage à ne pas adopter à l'égard des pays étrangers une attitude incompatible avec son alliance ou qui, en quoi que ce soit, pourrait créer des difficultés à l'autre Partie.

ART. 2.

Chacune des Hautes Parties contractantes sera représentée à la Cour de l'autre Haute Partie contractante par un représentant diplomatique dûment accrédité.

ART. 3.

Au cas où un conflit entre l'Irak et un tiers État engendrerait une situation qui entraînerait des risques de rupture avec ledit État, les Hautes Parties contractantes s'entendront entre elles en vue du règlement dudit conflit par des moyens pacifiques conformément aux stipulations du Pacte de la Société des Nations ou de toute autre convention internationale qui serait applicable en ce cas.

ART. 4.

Si, malgré les mesures prévues à l'article 3 précité, une des Hautes Parties contractantes venait à être engagée dans une guerre, l'autre Partie contractante, sous réserve des stipulations de l'article 9 ci-après, lui viendra en aide immédiatement en qualité d'alliée. En cas de menace imminente de guerre, les Hautes Parties contractantes arrêteront immédiatement de concert les mesures de défense nécessaires. L'aide de Sa Majesté le Roi d'Irak en cas de guerre ou de menace imminente de guerre consistera à fournir à Sa Majesté Britannique sur territoire irakien toutes facilités et toute assistance en son pouvoir, y compris l'usage des voies ferrées, cours d'eau, ports, aérodromes et autres moyens de communication.

ART. 5.

Il est entendu entre les Hautes Parties contractantes que la responsabilité du maintien de l'ordre à l'intérieur de l'Irak, et, sous réserve des stipulations de l'article 4 ci-dessus, de la défense de l'Irak contre une agression venant de l'extérieur, incombe à Sa Majesté le Roi d'Irak. Cependant, Sa Majesté le Roi d'Irak reconnaît que le maintien permanent et la protection en toutes circonstances des voies de communication essentielles de Sa Majesté Britannique est dans l'intérêt commun des Hautes Parties contractantes. Dans ce but, et en vue de faciliter l'exécution des obligations de Sa Majesté Britannique spécifiées dans l'article 4 ci-dessus, Sa Majesté le Roi d'Irak s'engage à mettre pour la durée de l'alliance à la disposition de Sa Majesté Britannique des emplacements pour des bases aériennes qui seront choisis par Sa Majesté Britannique à l'ouest de l'Euphrate. De plus, Sa Majesté le Roi d'Irak autorise Sa Majesté Britannique à maintenir des forces sur le territoire de l'Irak dans les localités sus-mentionnées conformément aux stipulations de l'Annexe au présent Traité, étant bien entendu que la présence de ces forces ne saurait en aucune manière constituer une occupation et ne portera préjudice d'aucune sorte aux droits souverains de l'Irak.

ART. 6.

L'annexe ci-jointe sera considérée comme faisant intégralement partie du présent Traité.

ART. 7.

Le présent Traité est destiné à remplacer le Traité d'Alliance signé à Bagdad le 10 octobre 1922 (19 Safar 1341 de l'Hégire) et le 13 janvier 1926 (18 Jamadi 1344 de l'Hégire) et les accords complémentaires annexes qui cesseront d'avoir effet dès l'entrée en vigueur du présent Traité. Il sera rédigé en deux exemplaires, en

langues anglaise et arabe, le premier de ces exemplaires faisant foi.

ART. 8.

Les Hautes Parties contractantes reconnaissent que dès l'entrée en vigueur du présent Traité toutes les responsabilités dévolues à Sa Majesté Britannique en ce qui concerne l'Irak par les traités et les accords mentionnés dans l'article 7 ci-dessus prendront fin automatiquement et complètement en tout ce qui concerne Sa Majesté Britannique et lesdites responsabilités seront, dans la mesure où elles subsisteraient, dévolues à Sa Majesté le Roi d'Irak seule.

Il est également reconnu que toutes les responsabilités dévolues à Sa Majesté Britannique au regard de l'Irak, par tout autre Acte international, seront, dans la mesure où elles subsisteront, dévolues à Sa Majesté le Roi d'Irak seule, et que toutes les Hautes Parties contractantes entreprendront immédiatement toutes les démarches nécessaires afin d'assurer la transmission de ces responsabilités à Sa Majesté le Roi d'Irak.

ART. 9.

Aucune des dispositions du Présent Traité n'est destinée ni ne peut en aucune façon porter préjudice aux droits et aux obligations dévolues ou à dévaloir l'une des Hautes Parties contractantes par le Pacte de la Société des Nations ou le Traité de renonciation à la guerre signé à Paris le 27 août 1928.

ART. 10.

Au cas où une contestation surgirait au sujet de l'application ou de l'interprétation de ce Traité et où les Hautes Parties contractantes ne parviendraient pas à régler ce différend par voie de négociations directes, il sera fait recours à la procédure prévue par le Pacte de la Société des Nations.

ART. 11.

Le présent Traité sera ratifié et les lettres de ratification échangées dès que possible. Il entrera ensuite en vigueur, dès que l'Irak aura été admis à la Société des Nations.

Le présent Traité restera en vigueur pour une période de 25 ans à partir de la date de son entrée en vigueur. A n'importe quel moment, vingt ans après l'entrée en vigueur du présent Traité, les Hautes Parties contractantes, à la requête de l'une ou l'autre d'entre elles concluront un nouveau Traité qui pourvoira au maintien et à la protection en toutes circonstances des voies de communication essentielles de Sa Majesté Britannique. En cas de désaccord à ce sujet le différend sera soumis au Conseil de la Société des Nations.

En foi de quoi, les Ministres Plénipotentiaires respectifs ont signé le présent Traité et y ont apposé leurs sceaux.

Fait à Bagdad, en double exemplaire, le 30 juin 1930 (4 Safer 1349 de l'Hégire). Signé : F. M. HUMPHRYS

Nuri SAID

ANNEXE

1. L'effectif des forces maintenues en Irak par Sa Majesté Britannique conformément aux termes de l'article 5 du présent traité sera fixé par Sa Majesté Britannique périodiquement après consultation avec Sa Majesté le Roi d'Irak.

Sa Majesté Britannique maintiendra des forces à Hinaidi pour une période de cinq ans à partir de l'entrée en vigueur du présent Traité, de manière à permettre à Sa Majesté le Roi d'Irak d'organiser les forces nécessaires à leur relève. A l'expiration de cette période, lesdites forces de Sa Majesté Britannique seront retirées d'Hinaidi.

Également il sera loisible à Sa Majesté Britannique de maintenir des forces à Mossoul pendant une période maximum de cinq ans à dater de l'entrée en vigueur du présent Traité. Il sera de même loisible à Sa Majesté Britannique d'établir ses troupes dans les localités mentionnées dans l'article 5 de ce Traité et Sa Majesté le Roi d'Irak mettra à la disposition de Sa Majesté Britannique pour la durée de l'Alliance, les emplacements nécessaires à l'installation des forces de Sa Majesté Britannique dans ces lieux.

2. Sous réserve des modifications que les Hautes Parties contractantes conviendraient d'adopter dans la suite, les immunités et privilèges en matière juridique et en matière fiscale, y compris l'exemption d'impôt dont jouissent les forces britanniques en Irak, continueront à s'appliquer aux forces dont il est fait mention à l'article premier ci-dessus ainsi qu'à toutes les forces de Sa Majesté Britannique de toutes armes qui pourraient se trouver en Irak conformément au Traité et à son Annexe ou à la suite d'un accord conclu entre les Hautes Parties contractantes. Continueront également à être appliquées toutes les dispositions de la législation locale relatives aux forces armées de Sa Majesté Britannique en Irak. Le Gouvernement irakien prendra les mesures nécessaires pour que le nouvel état de choses ne rende d'aucune façon la situation des forces britanniques moins favorable au point de vue immunités et privilèges que celles dont elles jouiront lors de l'entrée en vigueur du présent Traité.

3. Sa Majesté le Roi d'Irak s'engage à assurer toutes les facilités possibles aux déplacements, à l'entraînement et à accorder à ces troupes les mêmes facilités pour l'emploi de la télégraphie sans fil que celles dont elles jouiront lors de l'entrée en vigueur du présent Traité.

4. Sa Majesté le Roi d'Irak s'engage à fournir à la demande et aux frais de Sa Majesté Britannique et aux conditions qui feront l'objet d'un accord des Hautes Parties contractantes, des gardes spéciaux pris dans ses propres troupes pour la protection de toutes les bases aériennes occupées par les forces de Sa Majesté Britannique, conformément aux dispositions du présent Traité, et à assurer l'adoption de toute législation nécessaire à la réalisation des stipulations ci-dessus.

5. Sa Majesté Britannique s'engage à accorder à Sa Majesté le Roi d'Irak, quand Elle le lui demandera, toutes les facilités possibles pour les matières ci-après, les dépenses devant en incomber à Sa Majesté le Roi d'Irak :

- 1° Instruction navale, militaire et aéronautique des officiers irakiens, dans le Royaume-Uni ;
- 2° Fourniture d'armes, munitions, équipements, navires et aéroplanes du modèle le plus récent destinés aux forces de Sa Majesté le Roi d'Irak ;
- 3° Détachement d'officiers de mer, de terre et d'aéronautique, de nationalité britannique, destinés à servir en qualité de conseillers dans les forces de Sa Majesté le Roi d'Irak.

6. Étant donné qu'il serait désirable que l'entraînement et l'instruction fussent identiques entre les armées irakiennes et britanniques, Sa Majesté le Roi d'Irak s'engage, au cas où Elle jugerait nécessaire d'avoir recours à des instructeurs militaires étrangers, à n'engager ces instructeurs militaires que parmi les sujets britanniques.

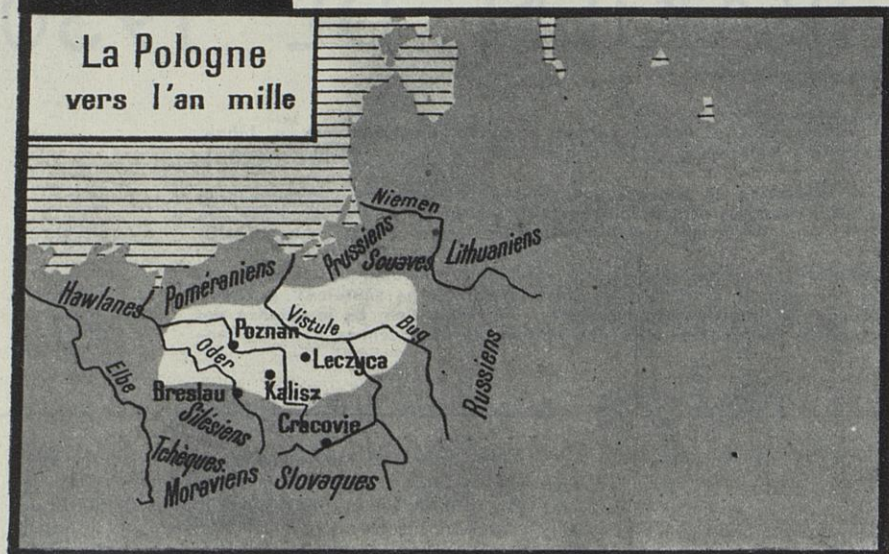
Elle s'engage, d'autre part, à ce que tout personnel de ses forces qui serait envoyé à l'étranger pour son instruction militaire sera envoyé dans les écoles militaires, académies et centres d'entraînement dans les territoires de Sa Majesté Britannique, étant entendu toutefois que cette disposition ne saurait empêcher d'envoyer dans quelque autre pays tout personnel qui ne pourrait être reçu dans les écoles et centres d'entraînement précités.

Elle s'engage d'autre part à ce que l'armement et l'équipement essentiel de ses troupes ne soient pas d'un type différent de ceux des armées de Sa Majesté Britannique.

7. Sa Majesté le Roi d'Irak s'engage à accorder à la demande de Sa Majesté Britannique toutes les facilités possibles pour le déplacement des forces de toute arme de Sa Majesté en transit par l'Irak et pour le transport et l'emmagasinage de tous les approvisionnements et équipements nécessaires à ses troupes pendant leurs passages à travers l'Irak. Ces facilités comprennent l'usage des routes, chemins de fer, voies navigables, ports et aérodromes d'Irak. Les vaisseaux de Sa Majesté Britannique auront licence générale de visiter le Shatt el Arab, étant entendu que Sa Majesté le Roi d'Irak recevra notification préalable des visites aux ports irakiens.

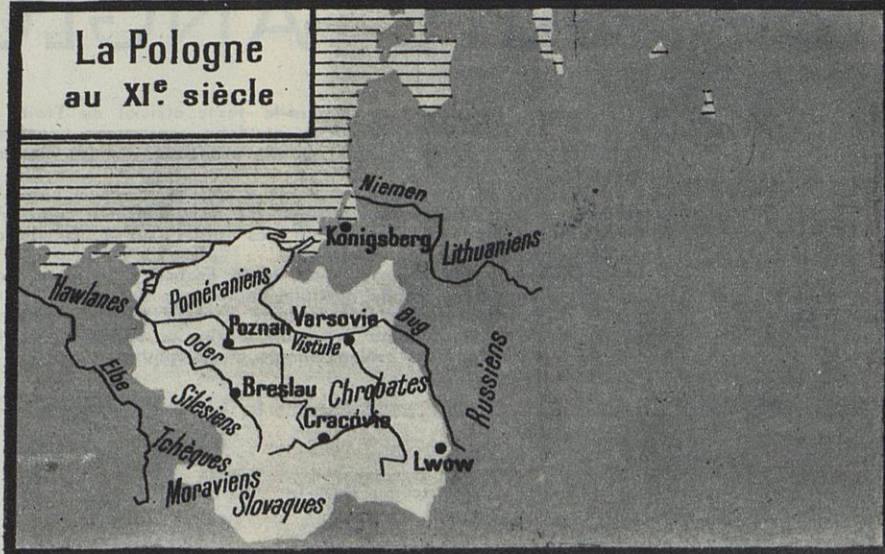
LA POLOGNE A TRAVERS L'HISTOIRE

La Pologne vers l'an mille



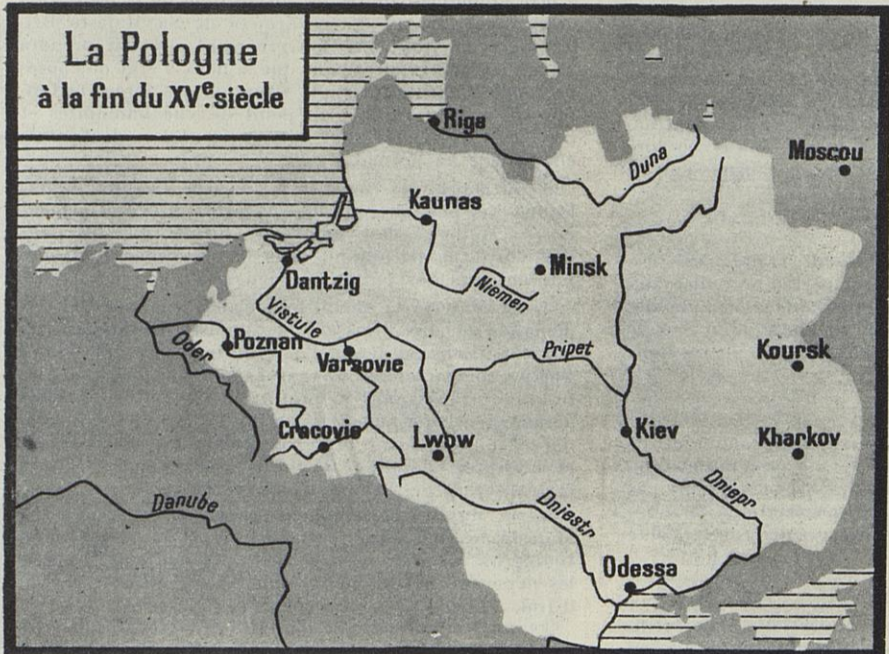
À l'origine de l'Etat polonais, dès le début du moyen âge, apparaissent deux groupes de Slaves du Nord ; celui des Polones, entre l'Oder et la Vistule, et celui des Vislans, au Sud, sur la haute Vistule. Leurs légendes sont tout imprégnées de la haine des Germains. Et c'est pour se défendre contre l'invasion germanique que, depuis le IX^e siècle, les princes de la « Grande Pologne » s'efforcent de former un Etat homogène. En 966, Mieszko I^{er}, de la dynastie des Piasts, qui inaugure l'histoire de la Pologne, reçoit, avec son peuple, le baptême des mains de prêtres du rite romain. C'est le premier contact de la Pologne avec la civilisation occidentale.

La Pologne au XI^e siècle



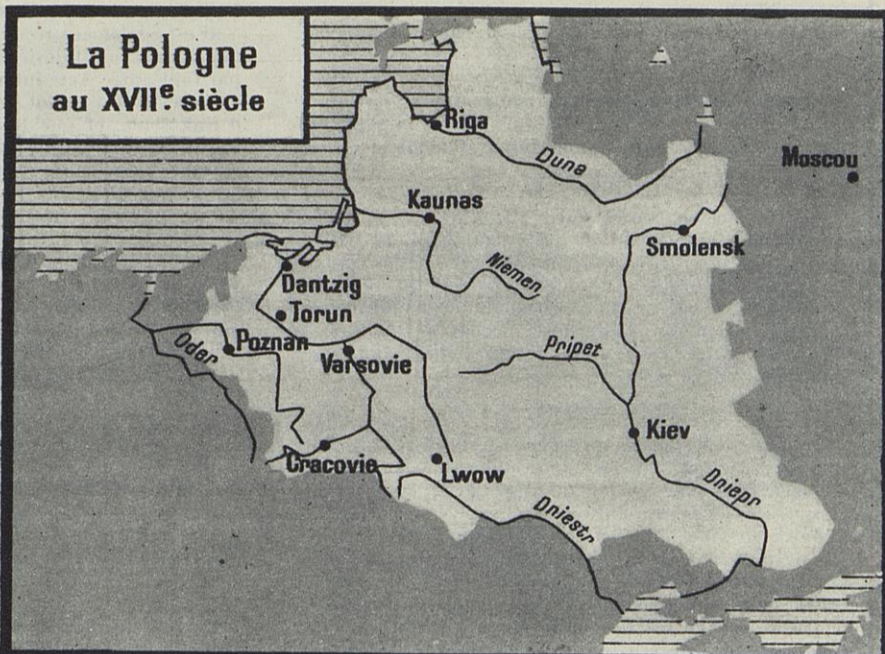
À XI^e siècle, avec Boleslas le Vaillant, la Pologne s'élargit et devient le plus grand Etat slave. Au XIII^e siècle, Ladislas le Bref lutte vaillamment contre les Chevaliers teutoniques qui s'étaient établis aux bouches de la Vistule, sur les bords de la Baltique, tandis que les Mongols prenaient la Pologne de flanc et la ravageaient. Le dernier des Piasts, Casimir le Grand, « roi des paysans », pratique une politique neuve et hardie : Recueil des Droits polonais (1347), amélioration du sort des paysans, octroi de privilèges aux Juifs, etc... A cette époque, le duché de Lituanie se développe à l'est et est menacé du même danger que la Pologne, du côté de l'Ordre teutonique.

La Pologne à la fin du XV^e siècle



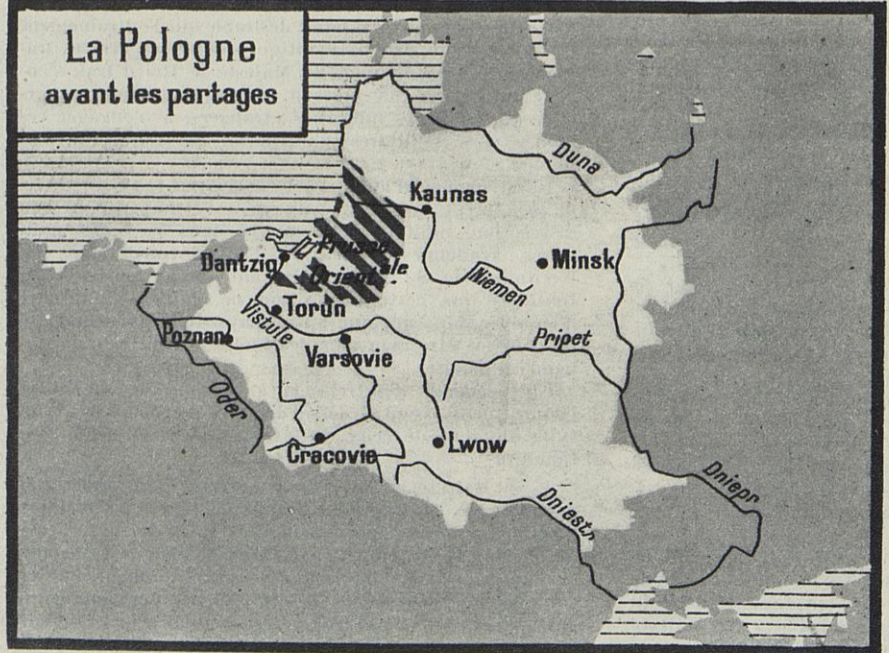
En 1386, par le mariage de la princesse polonaise Hedvige et du grand-duc de Lituanie, Ladislas Jagellon, la Pologne s'accroît de la Lituanie : union pacifique de deux pays. Avec les Jagellon (1386-1572), la Pologne prend la première place parmi les peuples slaves : elle remporte sur l'Ordre teutonique, à Grünwald, en 1410, une victoire décisive qui arrêta, pour plusieurs siècles, le flot des Germains. La Courlande, la Livonie et l'Estonie se soumettent librement, tandis que la Lituanie acquiert, au sud, la Petite Russie, et, sur les deux rives du Dniepr, la plaine de l'Ukraine. La puissance de la Pologne coïncide alors avec le « siècle d'or » de sa civilisation...

La Pologne au XVII^e siècle



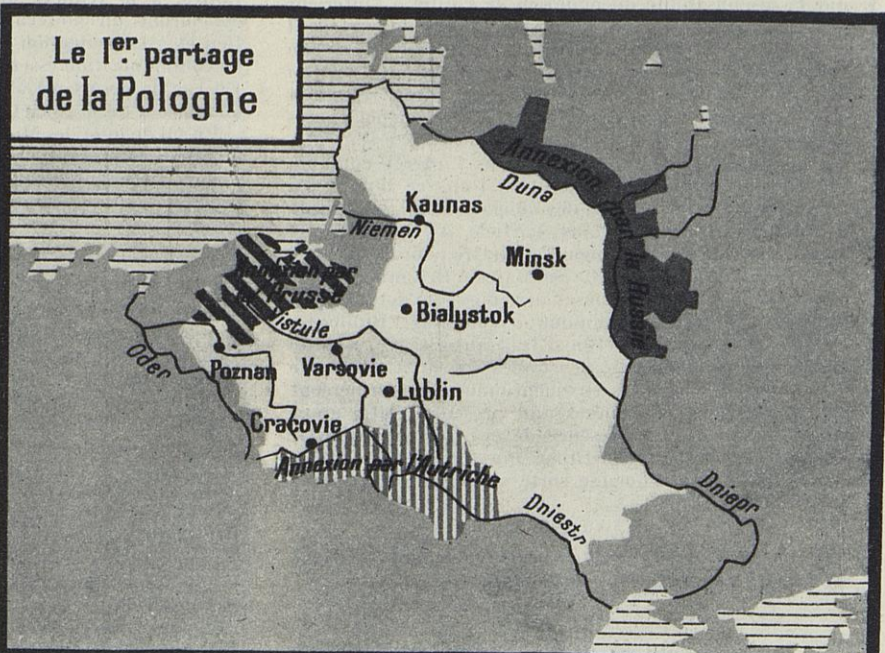
En 1657, la Pologne avait perdu la presque totalité de ses acquisitions. Les Suédois s'étaient emparés de la Livonie, les Russes envahissent la Lituanie, occupent Smolensk et s'emparent de Kiev et de toute la portion de l'Ukraine située sur la rive gauche du Dniepr. Les rois de la dynastie Wasa entraînent le pays dans une série de guerres funestes et sans but. L'invasion suédoise ruine la Pologne économiquement. La Turquie menace l'indépendance même de la république. Malgré ces malheurs, quand Vienne est attaquée par les Turcs, c'est le roi Jean Sobieski qui, par la victoire de Kahlenberg (1683), sauve la capitale autrichienne de l'invasion turque.

La Pologne avant les partages

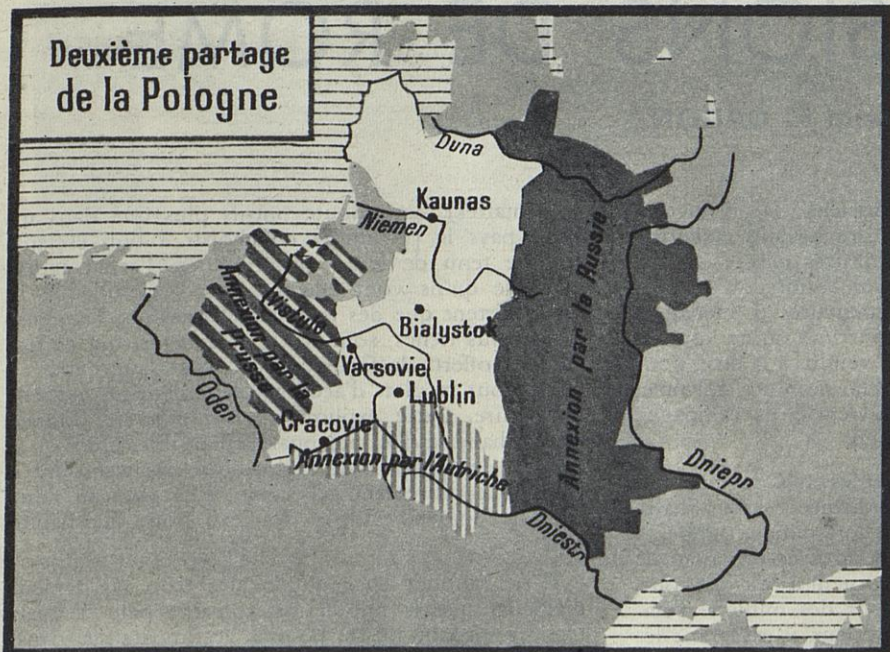


En 1770, à la veille des partages, la Pologne, avec ses 800.000 km² de superficie, fait encore bonne figure. Mais, à ses frontières, se sont puissamment développées la Prusse et la Russie, pour qui la Pologne divisée semble une proie assurée. C'est la décadence de l'Etat, sous Auguste I^{er} et Auguste III de Saxe. Les fréquents changements de dynastie, des guerres onéreuses, la division de la noblesse, tout contribue à créer à l'intérieur du pays une anarchie savamment entretenue par ses voisins. Mais les patriotes s'émouvent. En 1768 éclate la glorieuse insurrection de la « Confédération de Bar ». Les Russes pénètrent en Pologne. C'est le prélude du morcellement.

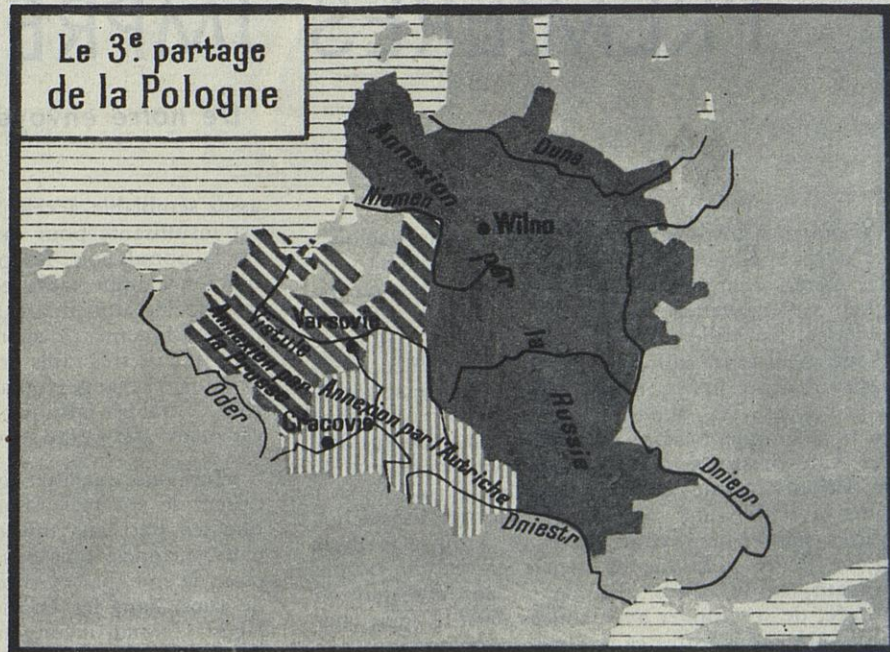
Le 1^{er} partage de la Pologne



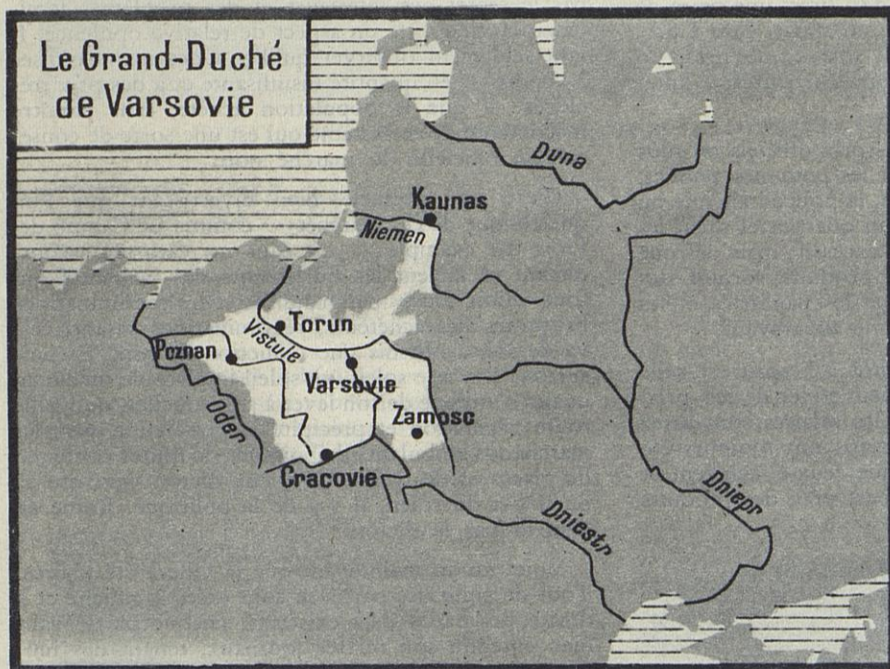
Avant 1772, Catherine II aurait voulu garder une Pologne intacte en lui imposant le protectorat russe. Elle fit longtemps « sourde oreille » aux propositions de partage faites par Frédéric II qui, pour lui forcer la main, s'entendit avec l'Autriche. En 1772, par le traité de Saint-Petersbourg, la Prusse occupa une partie de la Grande Pologne et toute la Prusse polonaise, sauf les villes de Thorn et de Dantzig ; l'Autriche s'empara de la Galicie et d'une partie de la Podolie ; la Russie prit pour elle toute la Lituanie au delà du Dniepr et de la Duna. La Pologne était diminuée d'un tiers de son territoire. Elle venait ainsi d'entrer dans une longue période de malheurs historiques.



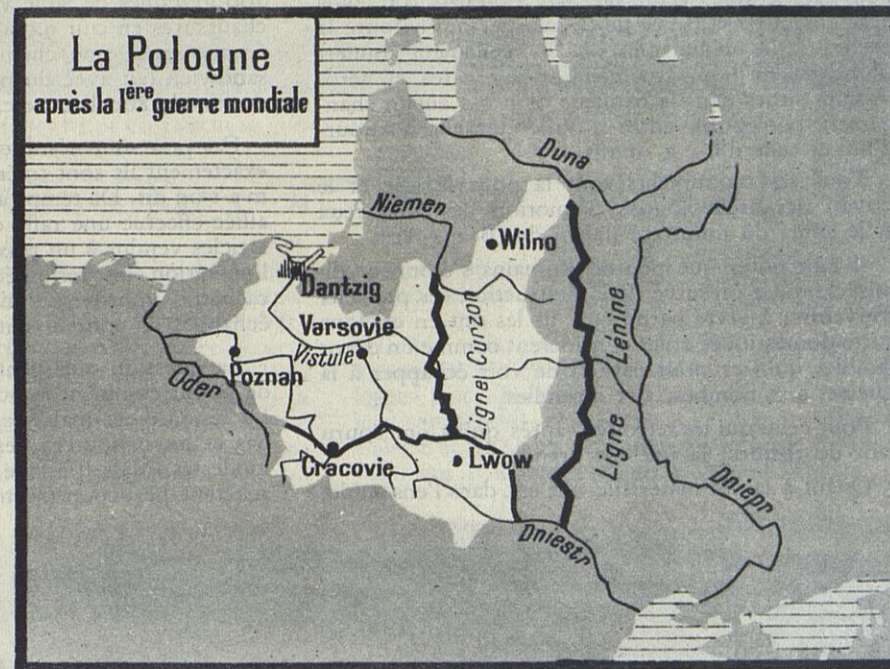
Le coup porté à l'intégrité du pays souleva la nation et fit comprendre la nécessité de réformes fondamentales. En 1773 fut créée la fameuse « Commission de l'Éducation », le premier ministère de l'Instruction publique en Europe. Un peu plus tard, la Diète de quatre ans vota la Constitution du 3 mai 1791 (suppression du « liberum veto » : le trône devient héréditaire). Mais c'est alors que l'opposition forme la Confédération de Targovica (1792). Elle reçoit l'appui des armées russes et les patriotes, commandés par Kosciuszko, sont battus à Dubienka. Frédéric-Guillaume II et Catherine II s'entendent pour un deuxième partage (1793) auquel l'Autriche ne prit aucune part.



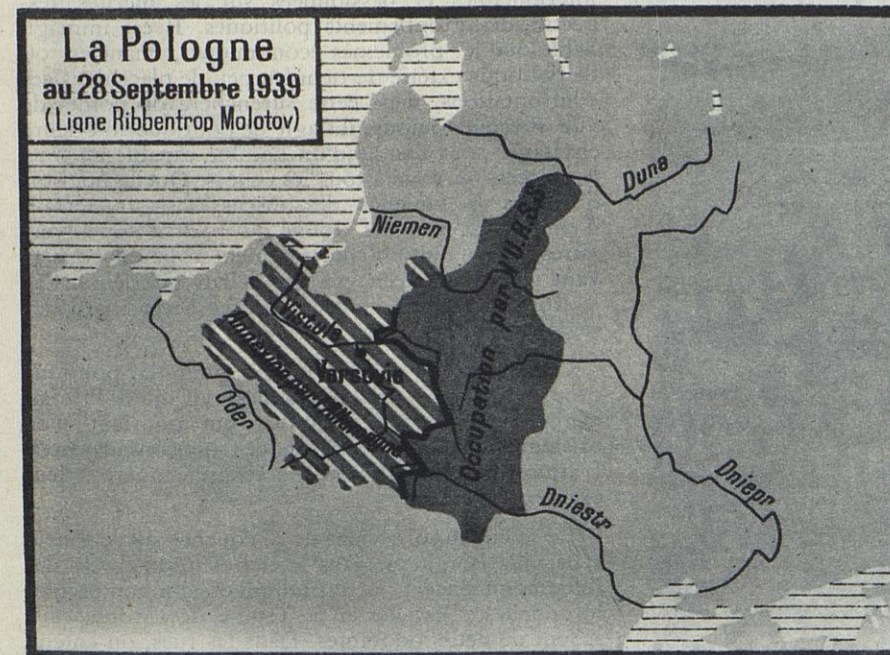
À la voix de Kosciuszko, en 1794, les nobles et les jeunes gens des villes tentèrent un soulèvement. Les Russes furent massacrés à Varsovie. Mais les armées russes, prussiennes et autrichiennes envahirent la Pologne. Kosciuszko, grièvement blessé à Maciejowice, fut fait prisonnier et Varsovie tomba au pouvoir de Souvorov. Les trois puissances copartageantes se répartirent entre elles (octobre 1795) les anciennes capitales du pays. La Russie eut les capitales lituanienes : Wilno et Grodno. La Prusse eut la capitale du royaume : Varsovie. L'Autriche eut la capitale de la Petite Pologne : Cracovie. À l'issue de ce troisième partage, il ne restait désormais plus rien de la Pologne.



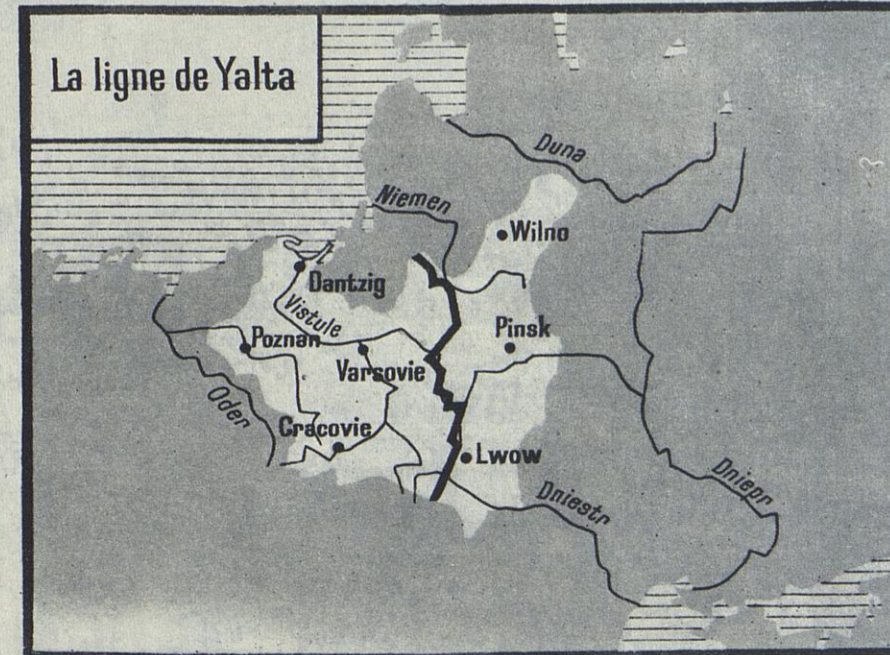
En 1807, au traité de Tilsit, Napoléon I^{er} ne restaura pas la Pologne. Des provinces prussiennes et la Vistule, il fit le grand-duché de Varsovie qui, en 1809, à la suite de l'occupation de Cracovie par le prince Joseph Poniatowski, s'agrandit de la Galicie Occidentale. Mais cette création fut éphémère. Le Congrès de Vienne, en 1815, remania encore la carte de la Pologne. Le grand-duché disparut. La Russie en reçut les quatre cinquièmes, sous le nom de royaume de Pologne. L'Autriche et la Prusse prirent le reste. Le peuple polonais, inconsolable, indomptable, n'accepta pas son arrêt de mort. À maintes reprises (1831-48-63-1905), il s'insurge contre la domination tsariste.



En 1919, la « grande guerre » achevée, le traité de Versailles restaure la Pologne et fixe en partie le statut territorial du nouvel État, du côté de l'Allemagne et de l'Autriche. Les Polonais revendiquaient des territoires que la Russie réclamait également. Lord Curzon propose, non comme ligne frontière définitive, mais comme base de discussion, une ligne qui suit à peu près le tracé du « Royaume de 1815 ». Une guerre polono-russe s'ensuit. Le traité de Riga (1921) met fin au conflit. La frontière polonoise est établie à 100 kilomètres à l'ouest de celle qui avait été proposée par Lénine. Des relations pacifiques s'établissent entre la Pologne et sa voisine de l'est.



Le 23 août 1939, un pacte de non-agression est signé entre l'Union des Républiques soviétiques et l'Allemagne. Hitler attaque la Pologne huit jours après. Le 17 septembre, les forces russes franchissent la frontière polonoise. Le 28 septembre 1939, Molotov signe avec Ribbentrop un traité en vertu duquel les armées russes occuperont le territoire polonois non encore occupé par les Allemands. Le 22 juin 1941, Hitler attaque l'U.R.S.S. Le 31 juillet de la même année, un accord d'assistance mutuelle est conclu entre le gouvernement du maréchal Staline et le gouvernement du général Sikorski, lequel est installé à Londres. Le 16 janvier 1945, les Russes entrent à Varsovie.



Au mois de janvier 1945, à la Conférence de Yalta (Roosevelt-Churchill-Staline), le maréchal Staline propose, comme frontière de la Pologne, la ligne dite « Curzon » rectifiée. Les pertes infligées à la Pologne, à l'est, seraient compensées par des acquisitions au nord et à l'ouest. Ceci soulève le délicat problème du transfert des populations, qui constitue un des points du litige entre le gouvernement de Londres et l'U.R.S.S. Ce litige fait actuellement l'objet d'actifs pourparlers diplomatiques, tant à l'Assemblée internationale de San Francisco qu'à Londres et Moscou. (Exclusivité « Le Monde Illustré ».)

PREMIÈRES IMPRESSIONS DE ROME

De notre envoyé spécial F. CARON

ROME ... juin.

J'ARRIVAIS à Rome il y a peu de jours avec quelques idées préconçues, assez confuses d'ailleurs et même contradictoires, issues des rares renseignements parvenus en France sur l'Italie. D'après certains, la Ville éternelle était intacte; au dire d'autres, il avait fallu une extrême vigilance de la censure pour que le monde ignore ses blessures — à croire les uns, la population romaine vivait dans la plus grande misère; pour d'autres au contraire, les Alliés faisaient un effort particulier en faveur de la nation italienne; celle-ci bénéficiait ainsi d'un sort plus favorable que sa voisine française. Des échos variés parvenaient enfin de temps à autre à Paris d'une fièvre politique et sociale élevée du peuple romain, avide, après plus de 20 ans d'abstention forcée, de se plonger avec délices dans le bain, cher aux Latins, des luttes et rivalités intérieures.

De ces rumeurs, je me suis efforcé tout de suite, en me promenant dans les rues, de vérifier l'exactitude ou l'exagération.

Il n'est pas douteux, tout d'abord, que la ville de Rome est intacte. A l'exception d'un quartier un peu excentrique, celui de San Lorenzo (ou plus exactement de la partie de ce quartier qui entoure la basilique du même nom), qui a réellement souffert d'un violent bombardement, et des gares et aéroports situés dans la banlieue, il n'y a aucun changement perceptible entre la Ville éternelle d'aujourd'hui et celle d'il y a 10 ans.

Tous ses monuments sont là pour la joie et le travail des archéologues, l'émotion des amoureux et le souci du ministère italien des Beaux-Arts.

Il faut noter que peu de Romains s'étonnent du miracle qui a préservé de la destruction ces précieux souvenirs; à vivre parmi eux ils les ont en quelque sorte domestiqués et les considèrent comme un décor familier qu'il est tout naturel de voir échapper à la guerre, aux bombes, aux incendies.

Pour celui qui les retrouve, après qu'ils ont couru tant de risques, la joie est grande.

Quant à la vie matérielle, elle est, dans l'ensemble,

assez semblable à celle des Parisiens : la production est insuffisante pour satisfaire les besoins essentiels de la population, les prix sont très élevés — une différence importante cependant : alors qu'à Paris, les articles alimentaires, vestimentaires et ménagers ont pratiquement disparu des vitrines où ne figurent plus que de très rares produits vendus à la taxe, pour ne plus s'échanger qu'au marché noir, ici, à Rome, tout ce qui est fabriqué ou provient de la campagne est offert à la vente ouvertement.

C'est ainsi que les magasins et les étals des marchés offrent le spectacle d'une abondance extraordinaire que les Parisiens ont depuis longtemps oubliée : œufs, viandes, poissons, fruits, articles de laine, de cuir, de soie, par exemple, regorgent à tous les coins de rues, dans les boutiques, sur des milliers d'étalages. Un seul inconvénient, sérieux il est vrai : les étiquettes ou pancartes grossières, suivant les cas, indiquent, pour ces merveilles, des prix exorbitants. En voici quelques exemples : un œuf coûte en moyenne 22 lire (c'est-à-dire théoriquement au cours du change 11 francs et, pratiquement en tenant compte du pouvoir d'achat de la monnaie : 19 francs), 100 grammes de laine valent 180 lire, une paire de chaussures en cuir 9.000 lire, un appareil de T.S.F. 60.000 lire, une chemise de soie 5.000 lire, un sandwich fait avec du poulet grillé 80 lire, 1 kilogramme de viande 800 lire, etc...

Ces prix sont néanmoins les prix officiels ou plus exactement ils sont tolérés par les pouvoirs publics, m'a-t-on dit. De temps à autre, la police italienne ou alliée effectue une rafle dans un quartier et saisit les articles vendus à un prix jugé excessif; mais dès que l'opération est terminée, les produits sortent des cachettes improvisées ainsi que les pancartes et les échanges se poursuivent comme auparavant.

La question qui vient aussitôt à l'esprit est celle de savoir comment le public peut payer de tels prix. La réponse est malaisée. Car les salaires sont assez bas et les ressources des Romains ont toujours été modestes. Mais il est de fait que ceux-ci achètent et achètent beaucoup (surtout, il est vrai, des produits

alimentaires). Sans doute ont-ils plus que dans un autre pays la possibilité de choisir à bon escient, compte tenu de leurs disponibilités, l'achat indispensable qu'ils vont effectuer, alors qu'ailleurs, là où n'existent que des marchés clandestins, les gens, même plus riches, sont incités à acheter tout ce qui leur est offert, de façon impulsive et saugrenue, ce qui a pour résultat d'accroître leur dépense souvent inutile. Cette explication, qui m'a été donnée par un habitué d'ici, m'apparaît plausible. Quoi qu'il en soit, le spectacle de tout ce qui est nécessaire à l'existence, librement accessible, à la vue, au désir ou à la bourse, est très nouveau pour qui habite Paris !

Il ne faudrait pas en conclure trop rapidement d'ailleurs que la population romaine peut à loisir rassasier sa faim ou ses besoins vestimentaires. Ainsi que je le disais tout à l'heure, le pouvoir d'achat du public est faible et ce dernier est obligé de faire un choix sévère dans ses dépenses. Sans doute aussi la rue est-elle remplie d'enfants peu ou mal vêtus. Mais il en a toujours été ainsi à Rome qu'habite une population frugale et, pour le passant qui ne pénètre pas le secret des intérieurs et des problèmes familiaux, la ville offre un aspect de relative opulence. Il faut seulement observer qu'il y a des marchandises à vendre — en quantité insuffisante et à des prix très élevés — que la population achète, sans paraître mécontente de ce système qui est une sorte de consécration officielle du marché noir.

C'est un spectacle bien divertissant que l'un quelconque de ces marchés — comme Le Campo dei Fiori par exemple — où dans un vacarme assourdissant se mêlent les hurlements des vendeurs qui font valoir leurs marchandises et les récriminations bruyantes des acheteurs, récriminations visant, cela va de soi, à obtenir une réduction de prix. Et puis surtout il y a le soleil, un soleil implacable qu'aucun nuage n'atténue de son lever à son coucher, qui grille toute végétation et précipite la population vers les marchands ambulants de boissons de toutes couleurs, de glaces et de fruits. Un vieux dicton veut que là où il y a du soleil, il y a de la politique. Rome ne dément pas le dicton.

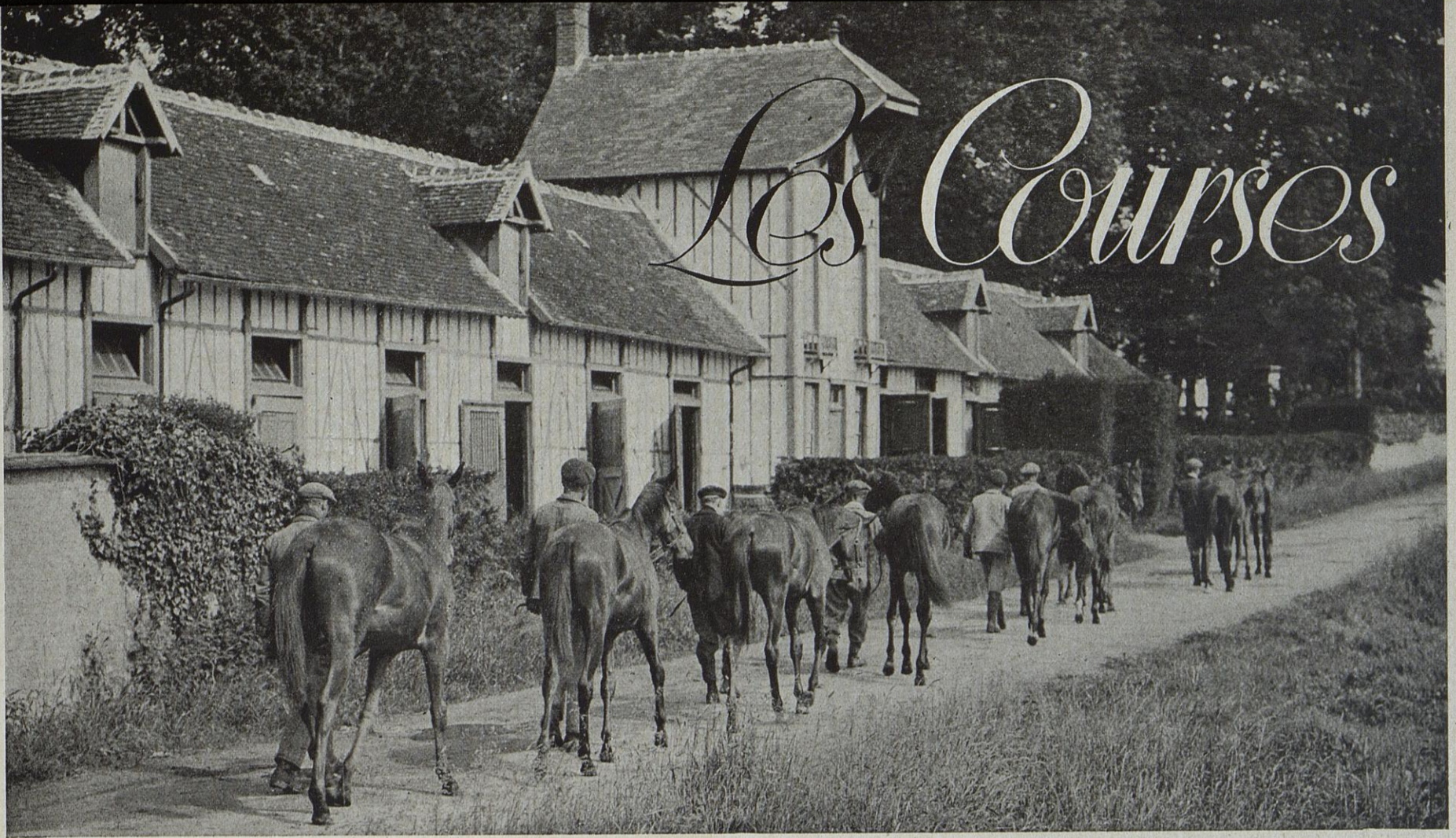
Voici un an maintenant que la ville a été libérée. Tout de suite des partis se sont créés à gauche et à droite, des partis déjà existants, chaque parti ayant bien entendu son ou ses journaux, tenant des réunions, couvrant les murs d'injures à l'égard de ses rivaux. C'est ainsi qu'aujourd'hui il se vend dans les rues une multitude de journaux, il se tient sans cesse des meetings, conférences, débats. Et surtout, on « parle politique ». Sur toutes les voies, dans les bars, sur les tramways, ce ne sont que discussions interminables et passionnées sur les mérites respectifs des groupements politiques. Il est inimaginable que les problèmes économiques, financiers ou de politique extérieure tiennent peu de place dans ces confrontations, dans cette surenchère de points de vue. Presque toujours il s'agit de politique intérieure envisagée sous l'angle d'un homme capable de tous les succès, ou voué à tous les échecs. Quelle que soit d'ailleurs la violence des discussions, un terrain d'entente est toujours trouvé qui permet aux adversaires de se quitter courtoisement tout en conservant leur opinion en vue des débats ultérieurs. Car le Romain est très civil et observe à cet égard des règles de bornage précises.

Cependant, la population a pour la politique proprement dite un penchant si vif qu'il lui fait négliger les graves questions qui pourtant n'en existent pas moins et réclament des solutions urgentes. L'atmosphère, il est vrai, ne se prête guère à leur examen acharné.

Le soleil, ce soir, vient de se coucher sur le Pincio et la villa Borghèse; dans le ciel et jusqu'au ras des toits commencent à tourbillonner d'innombrables hirondelles; l'escalier et la Trinité des Monts ruissellent de fleurs odorantes. Dans les rues, on entend des rires, des chansons et des accordéons qui ne cesseront que tard dans la nuit. Malgré les difficultés de l'heure présente, le peuple romain a conservé sa gaieté. Mais encore une fois, les problèmes existent. Il faudra les étudier et les résoudre demain.



La politique joue à l'heure actuelle un rôle primordial en Italie où les partis foisonnent. Témoin cette photographie montrant la foule romaine rassemblée sur le Palatin pendant que Pamiro Togliatti et Pietro Nenni prononcent des discours.



Les Courses

AU HARAS DE FRESNAY-LE-BUFFARD: AUX PREMIERES HEURES DE LA MATINEE, LES YEARLINGS, SORTIS DE LEURS ECURIES, S'EN VONT AU PRE GOUTER LA JOIE DES HERBAGES ET DE LA LIBERTE.

C'EST AU HARAS QUE LES FUTURS CRACKS FONT LEURS PREMIERS PAS

LE 11 novembre 1833, dans l'un des salons de Tivoli, établissement situé 47, rue Blanche et qui appartenait à l'Anglais Thomas Bryon, sous l'impulsion de deux grands hommes de cheval, lord Henry Seymour et M. Rieussec, naissait la Société d'Encouragement pour l'amélioration des races de chevaux en France. Si Napoléon I^{er} peut, à juste titre, être considéré comme le fondateur des courses en France — le décret du 31 août 1805 apportant son

caractère officiel à une branche de l'activité humaine qui n'avait jusque-là connu que quelques timides essais sous Louis XVI — « la Société d'Encouragement — ainsi que l'écrivait son secrétaire général M. Romanet Riondet, non sans un sentiment de légitime fierté à l'occasion du centenaire de la société — a établi les bases de l'institution des courses en France sur des fondations solides. C'est elle qui en a développé la structure, soit en prêchant d'exemple sur ses

propres hippodromes, soit en soutenant moralement et matériellement les sociétés qui voulaient suivre sa voie. »

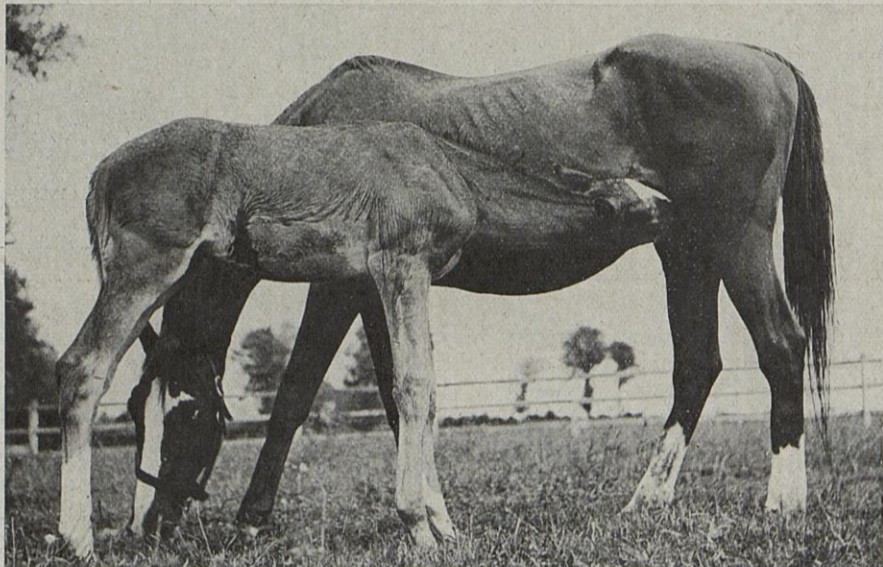
Donner aux courses une grande impulsion, c'était à coup sûr le meilleur moyen d'encourager et de développer l'élevage, sur le sol français, des chevaux de pur sang, ainsi définis dans le premier règlement élaboré en 1834 par le Comité de la Société d'Encouragement : « Sont considérés comme de pur sang



JOYEUX EBATS : LES BETES VIENNENT D'ETRE LACHEES ET LES VOILA QUI PARTENT EN FLECHE, DANSANTES, UN PEU FOLLES, AU MILIEU D'UNE NATURE MAGNIFIQUE, RICHE DE VERDURE.



TOUTE LA VIE LIBRE DU HARAS EST DANS CETTE IMAGE ET DANS CELLES QUI SUIVENT. POULINIÈRES ET FOALS COURENT, GAMBADENT, CRINIÈRE AU VENT, DANS L'AIR VIF DU MATIN...



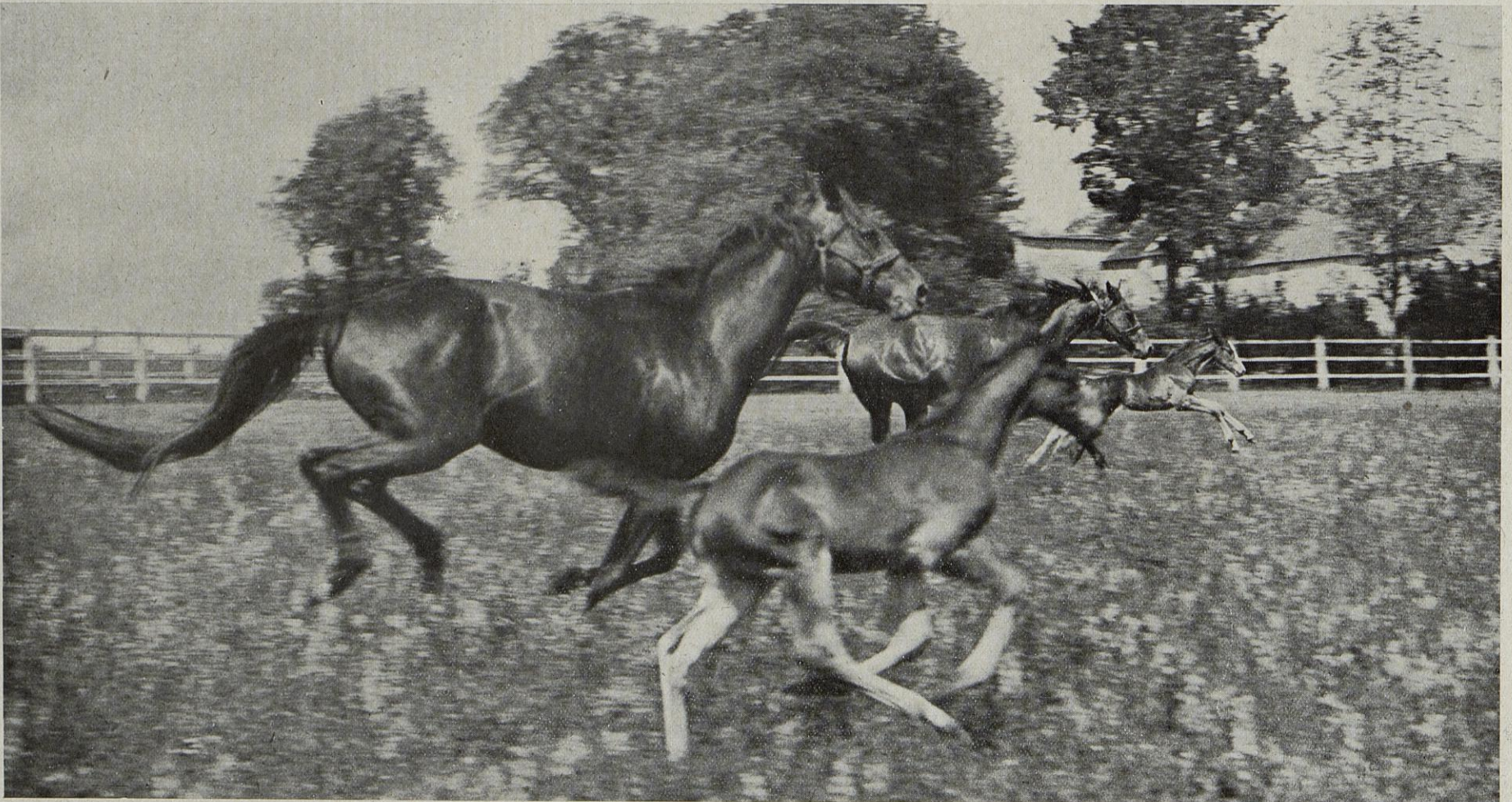
UNE SCÈNE TOUCHANTE : LA MÈRE ET L'ENFANT — UN ENFANT QUI A GRAND SOIF!

français les chevaux et juments nés et élevés en France et issus d'une jument et d'un cheval dont la généalogie se trouve constatée au Stud Book anglais ou qui seraient eux-mêmes issus d'ancêtres dont les noms s'y trouvent inscrits. »

A l'image du fameux Derby anglais, la course la plus célèbre du monde entier, était créé en 1836 le prix du Jockey Club; disputé sur l'hippodrome de Chantilly, récemment aménagé sur les vertes pelouses du château des Condé, il était ouvert aux chevaux de trois ans des deux sexes et couru sur la distance de 2.400 mètres. Frank, appartenant à Lord Henry Seymour et entraîné par Thomas Carter, en fut le triomphateur; depuis cette époque Frank est devenu un prénom en honneur dans la famille Carter. Lord Seymour réussit la prouesse jamais égalée de remporter la célèbre course trois

années de suite (1836, 1837, 1838). Peu s'en fallut pourtant que, quelques années plus tard, le comte de Lagrange ne battît ce record, puisqu'il s'adjugea le glorieux trophée quatre fois en cinq ans. Il fit mieux encore en établissant une performance qui n'a pu être renouvelée : il réussit à gagner huit fois le « Ruban bleu » français.

L'exploit de Lord Seymour dans le prix du Jockey Club fut une seule fois aussi réalisé dans le prix de Diane, créé quelques années plus tard et réservé aux pouliches de trois ans, tout comme les « Oaks » anglais. En 1908, 1909 et 1910, Medeah, Union et Marsa faisaient triompher les couleurs de M. Edmond Blanc, digne successeur des Rieussec, des Lupin, des Lagrange. Ce siècle naissait à peine qu'il commettait à Londres une folie, ce fut du moins ainsi que fut jugé son acte à l'époque; un soir d'optimisme, il achetait le cheval



DETENTE. POUR LES POULINIÈRES, C'EST LE RAPPEL DES COURSES D'AUTREFOIS. POUR LES FOALS, UN PRELUDE AUX ÉPREUVES À VENIR, AUXQUELLES ILS NE PARTICIPERONT PAS AVANT DEUX ANS.

APRÈS LE HARAS L'ENTRAÎNEMENT...

anglais Flying Fox pour une somme qui, avec les droits, dépassait le million, chiffre alors fabuleux. De ce jour date l'apothéose de la réussite de M. Edmond Blanc, comme propriétaire et comme éleveur. Quatre ans plus tard, Ajax, premier fils de Flying Fox, remportait le prix du Jockey Club.

Les réunions de courses parisiennes avaient lieu au Champ-de-Mars, sur un mauvais terrain, trop exigü au demeurant, en regard du succès toujours croissant de ces belles manifestations. Le 27 avril 1857, l'inauguration de l'hippodrome de Longchamp puis la création du Grand Prix de Paris quelques années plus tard allaient donner au turf français sa consécration et assurer définitivement l'essor de notre élevage.

Le premier Grand Prix de Paris, dont l'allocation était de 100.000 francs, somme qu'aucun pays au monde n'avait alors attribuée à une course hippique, fut disputé le 31 mai 1863 à Longchamp; la recette produite par les entrées dans les diverses enceintes atteignit la somme considérable de 81.000 francs.

Couru sur la distance de 3.000 mètres et réservé aux poulains et pouliches de 3 ans de tous pays, le Grand Prix ne détrôna jamais le prix du Jockey Club. S'il a permis les rencontres entre les représentants de l'élevage français et les meilleurs pur sang d'outre-Manche, s'il est devenu le trophée hippique le plus populaire de notre pays, il n'en reste pas moins vrai que le Jockey Club, parce qu'il est disputé sur la distance type de 2.400 mètres, demeure à juste titre l'épreuve la plus cotée par les éleveurs français.

Ces rencontres entre les représentants des élevages français et anglais, tant sur nos hippodromes que sur le sol anglais, ont permis de suivre pas à pas l'amélioration de la race de pur sang en France. Dès le début du Second Empire, les propriétaires anglais devaient déjà envoyer des chevaux de classe pour remporter à Paris les épreuves importantes qui leur étaient ouvertes et notre élevage avait déjà enregistré de notables succès en Angleterre, notamment dans la célèbre Coupe de Goodwood, que Jouvence, Baroncino et Monarque avaient chacun réussi à gagner.

En 1865, un cheval phénomène, Gladiateur, faisait triompher les couleurs du comte de Lagrange et notre élevage dans le Derby anglais. Sur le terrain très dur d'Epsom, hérissé de montagnes russes dans la première partie du parcours, puis agrémenté d'un terrible tournant, le « Tottenham corner », Gladiateur contourna tout le peloton et passa ses adversaires avec un brio



APRÈS LE HARAS, CHANTILLY. SOUS L'ŒIL DE L'ENTRAÎNEUR SEMBLAT, LES BETES ARRIVENT SUR LE TERRAIN D'ENTRAÎNEMENT...



... UN ENTRAÎNEMENT SEVERE : DES MOIS D'EFFORTS POUR DES COURSES FUTURES QUI NE DURERONT QUE QUELQUES MINUTES.



SAVOIR « PARTIR » EST CHOSE ESSENTIELLE. LA POULICHE « CUADRILLA » (DEUXIÈME EN PARTANT DE LA GAUCHE) GAGNERA SA PREMIÈRE COURSE LE DIMANCHE SUIVANT À LONGCHAMP.

LE NOBLE SPORT EST AUSSI DEVENU UNE GRANDE INDUSTRIE

qui émerveilla les Anglais eux-mêmes. Un des sabots de Gladiateur est toujours conservé comme une relique par la Société d'Encouragement. Jusqu'en 1914, cet exploit ne put être renouvelé par un cheval français malgré de nombreuses tentatives dont deux pourtant eussent dû être couronnées de succès : celles de Jardy et d'Holocauste; le premier nommé termina second après avoir perdu un terrain appréciable au départ, le deuxième se fractura la jambe dans la ligne d'arrivée, alors qu'il avait plusieurs longueurs d'avance.

En 1914, Durbar, après 49 ans, rééditait l'exploit de Gladiateur. Sans cette éclatante victoire, il serait aujourd'hui oublié; dans notre prix du Jockey Club, il ne put en effet se classer que quatrième, dans le Grand Prix de Paris, troisième; chaque fois, il trouva devant lui deux chevaux de grande classe : Sardana-pale et La Farina, dont la lutte épique, à Longchamp, reste, avec celle, dramatique, de Fiterari et de Mon Talisman, parmi les empoignades les plus émouvantes du Grand Prix.

L'élevage français, sérieusement éprouvé par la guerre de 1914, se releva rapidement dans les années qui suivirent la paix. Les premiers chevaux anglais de classe qui vinrent disputer et gagner les Grands Prix d'après guerre, comme Comrade et Lemonora, furent vite tenus en échec par les champions français; ceux-ci à leur tour traversèrent à nouveau le « Channel » et à maintes reprises enlevèrent nombre de grandes épreuves anglaises, à Epsom, à Newmarket, à Goodwood, à Ascot : citons Epinard, Massine, Rodosto, maints représentants de M. Boussac : Astéris, Goya, Goyescas, Djebel...

Les Allemands, les Américains, puis les Anglais eux-mêmes vinrent acheter des représentants de notre élevage, yearlings dont l'illustre origine assurait la valeur, champions déjà classés par leurs performances sur les pistes publiques. C'est ainsi que Pont-L'Evêque et Bois-Roussel, pour le compte des propriétaires qui les avaient acquis en France, remportèrent le Derby d'Epsom.

* *

Les courses comptaient avant guerre au nombre des grandes industries françaises. Les compétitions internationales attiraient à Paris un nombre considérable d'étrangers de marque; la mode nouvelle était lancée par les grands couturiers sur les hippodromes parisiens : le Prix de Diane, la Grande Course de Haies et les Drags avaient acquis à cet égard une notoriété qui avait largement dépassé nos frontières; le montant des ventes de nos chevaux s'élevait annuellement à plusieurs dizaines de millions. Les courses, en un mot, créaient un volume d'affaires que l'on pouvait évaluer à 6 ou 7 milliards, chiffre qu'il faudrait aujourd'hui multiplier sans doute par le coefficient 3 ou 4, et englobaient dans ce mouvement environ 400.000 personnes. Si l'on ajoute que le pari mutuel rapporte à l'État



P. M. U. !... AVEC LE PARI MUTUEL SUR LE TERRAIN IL LAISSE PRES D'UN DEMI-MILLIARD PAR AN DANS LES CAISSES DE L'ETAT!



EN 1945, ON VA AUX COURSES AVEC DES CHEVAUX DE TRAIT COMME EN 1900, ET NON PLUS AVEC DES CHEVAUX-MOTEUR...



ON VA AUSSI A AUTEUIL OU LONGCHAMP SUR DEUX ROUES, A VELO. C'EST PLUS ECONOMIQUE. ET ÇA FAIT PLUS SPORT!



VOYONS? SUR QUEL CRACK VAIS-JE TENTER MA CHANCE?

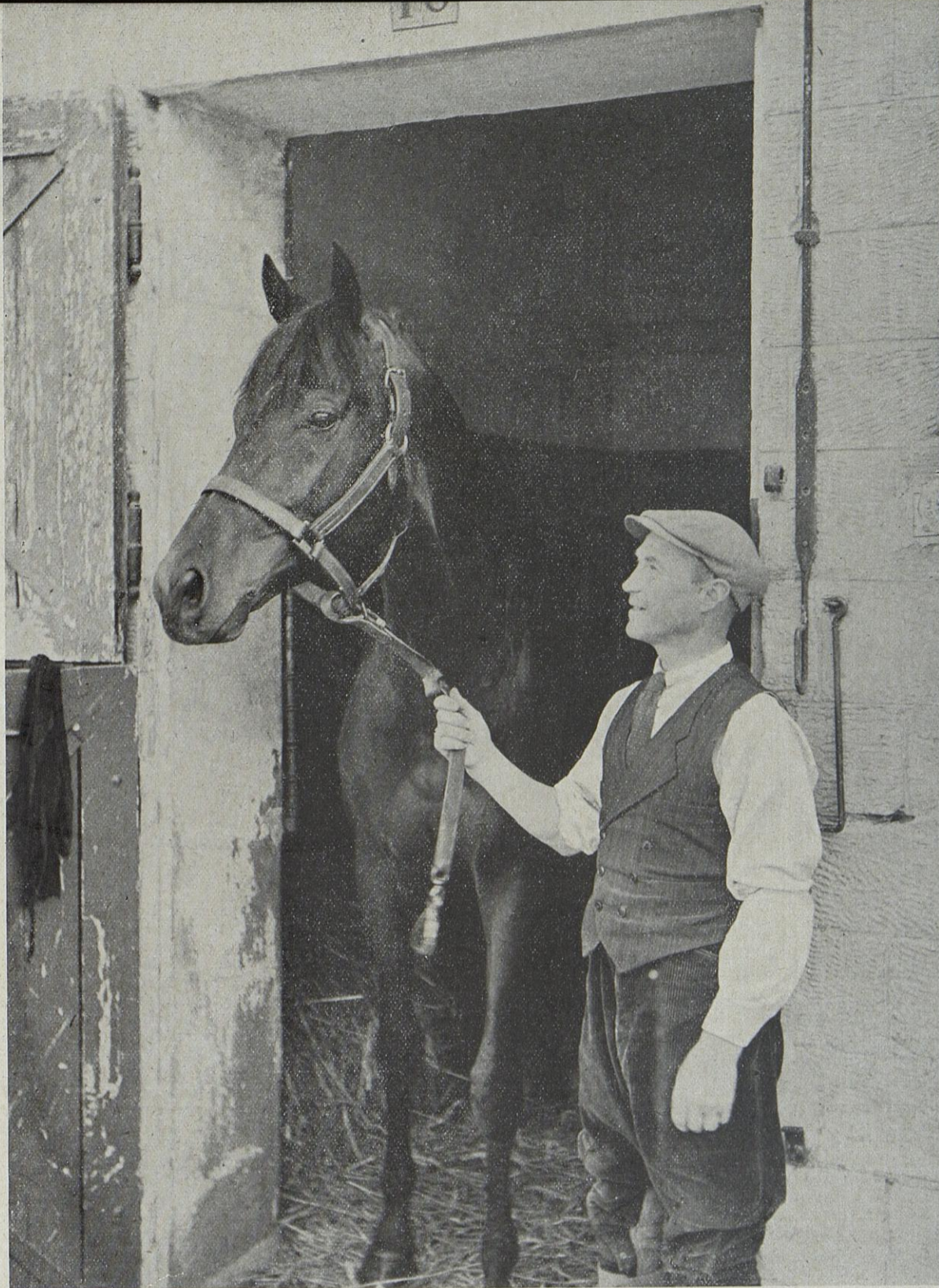
DEUX BÊTES DE PRIX : "PHARIS" ET "ARDAN" LE PÈRE ET LE FILS

près d'un demi-milliard de francs, on comprendra sans peine la place que les courses ont prise dans la vie nationale. Ce succès étonnant est dû à la persévérance et à l'intelligence de nos éleveurs, aux efforts et à la compétence de nos propriétaires et de nos entraîneurs.

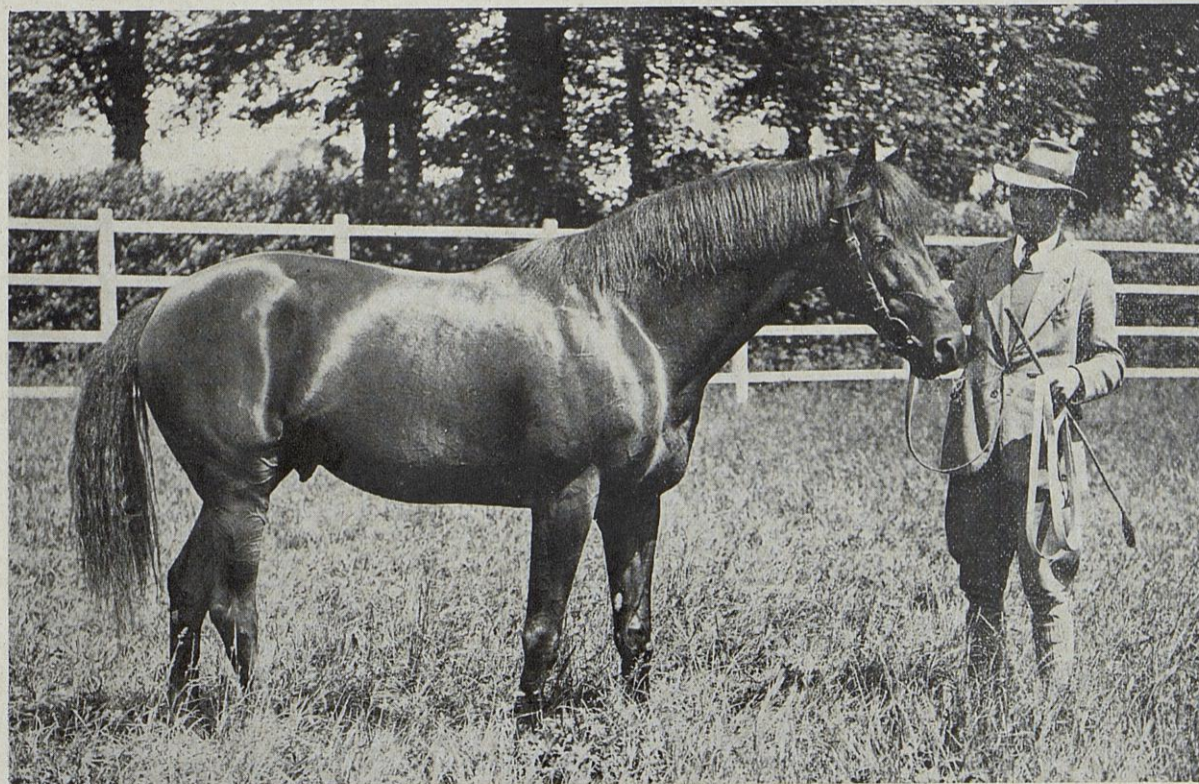
Et cependant que de patience, d'espoirs, d'efforts, de déceptions accumulés représente la préparation d'un cheval de Derby ou de Grand Prix! S' imagine-t-on combien il est malaisé de réussir dans ces tentatives chaque année renouvelées? Nous n'en voulons pour exemple que celui de l'illustre famille anglaise des Derby, qui créa le fameux « event » à la fin du XVIII^e siècle et dont les couleurs durent attendre jusqu'en 1924 pour triompher dans la grande épreuve d'Epsom. Bien d'autres furent moins patients, tel sir George Bentinck; découragé après de nombreuses années d'insuccès, malgré des sacrifices considérables, ce propriétaire, membre des Communes, vendit finalement son écurie; le Derby suivant était gagné par son ancien cheval Surplis; le malheureux George Bentinck en mourut de désespoir.

Pour l'éleveur, que de graves problèmes se posent dans le choix judicieux des croisements qui lui permettront, après de laborieux efforts et une longue patience, d'avoir des étalons de grande classe dont le turf aura consacré la valeur, et des poulinières de haut mérite, étalons et poulinières dont il devra songer à assurer le renouvellement. Un cheval, il ne faut pas l'oublier, meurt de vieillesse aux alentours de sa vingtième année.

Un haras se détache aujourd'hui en France par le prestige de ses étalons et par la valeur de ses poulinières : celui de Fresnay-le-Buffard, à M. Boussac. Le plus illustre de ses étalons, Pharis, n'a connu qu'une carrière de courses éphémère, mais elle fut étincelante. Il n'a couru que trois fois, en 1939, pour gagner trois fois avec un incomparable brio : le prix Daru, une des célèbres poules des produits de Longchamp, le prix du Jockey Club et le Grand Prix de Paris, doublé difficile à réaliser et rarement réussi. Et pourtant ses courses furent émaillées d'incidents. Dans le Grand Prix, il était en dixième position à l'entrée de la ligne droite. A moins de cent mètres du poteau, son jockey Elliott, qui avait vainement attendu un jour à la corde, réussissait après de sérieuses difficultés à émerger enfin du peloton. En quelques foulées extraordinaires, Pharis refaisait les trois ou quatre longueurs qui le séparaient de Tricameron, en tête depuis l'entrée de la ligne droite, le laissait littéralement sur place et l'emportait de plusieurs longueurs, avec la plus extrême aisance. Là où un crack aurait échoué, Pharis avait réussi. Il venait de démontrer sa qualité exceptionnelle. Depuis Gladiateur, le turf français n'avait peut-être pas connu pareille machine à galoper.



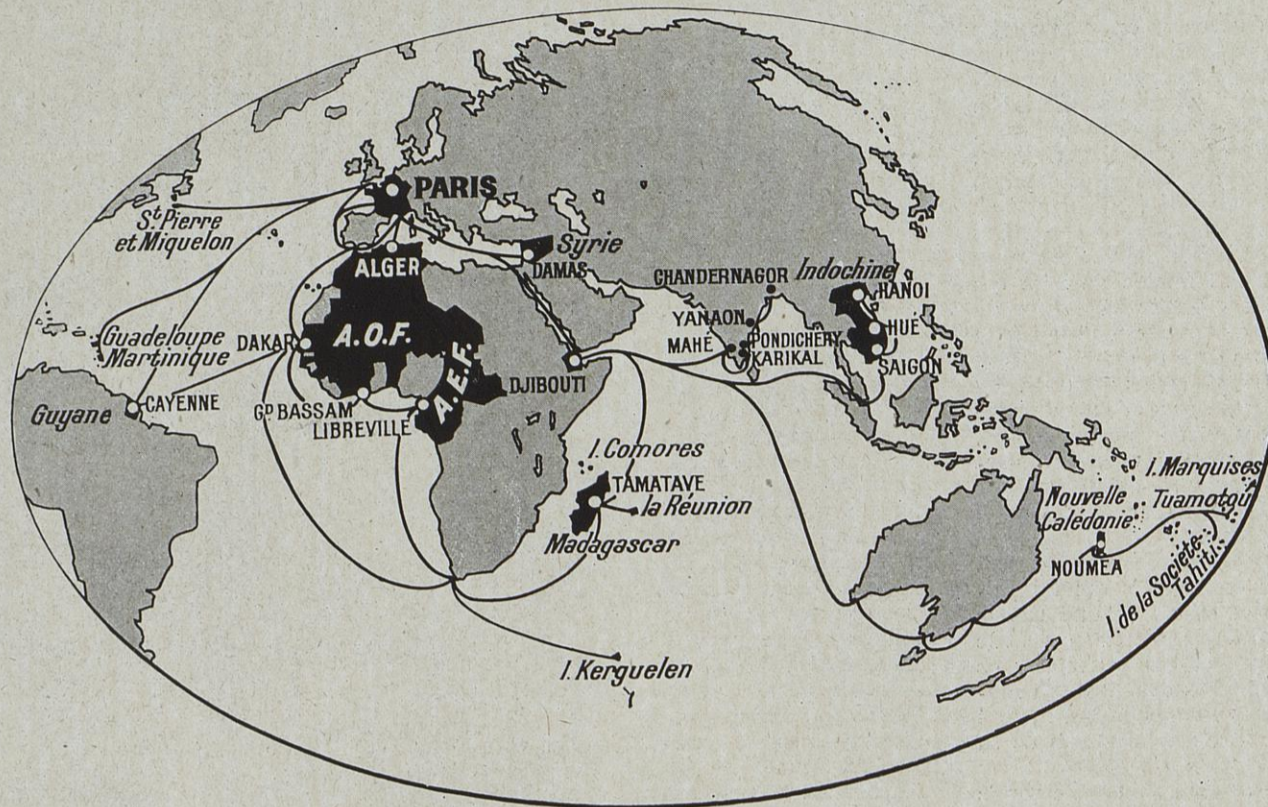
« ARDAN », FILS DE « PHARIS » ET D' « ADARGATIS », EST ACTUELLEMENT LE MEILLEUR CHEVAL A L'ENTRAÎNEMENT.



« PHARIS », PÈRE D' « ARDAN » ET VAINQUEUR DU GRAND PRIX 1939, EST DEvenu AU HARAS L'ÉTALON FRANÇAIS N° 1.

Les Allemands ne l'ignoraient pas et lorsque, en juillet 1940, au mépris de tout respect de la propriété privée, le major Poulte réquisitionna des poulinières et des étalons, pour le haras de l'armée allemande installé à Altenfeld, Pharis fut spécialement visé. C'est en vain que Maurice d'Okhuysen, président de l'Association syndicale des Entraîneurs, adressa au secrétariat des courses en Allemagne une protestation écrite afin de s'opposer à des réquisitions arbitraires, où l'Allemand « payait » un prix uniforme de 3.000 marks une poulinière et de 30.000 marks un étalon, soit 60.000 et 600.000 francs, sommes absolument dérisoires, représentant le prix des demisang en Allemagne. C'est en vain que M. Boussac refusait au major Poulte la livraison de Pharis, ordre écrit lui fut signifié par von Brauchitsch, mais le propriétaire de Pharis ne donna jamais les papiers d'origine. Au major Poulte, qui lui offrait l'année suivante d'envoyer un certain nombre de ses poulinières en Allemagne, à la saillie de Pharis, M. Boussac répondit qu'il ne présenterait pas de poulinières à un cheval qui avait été volé. Si l'élevage français a éprouvé, du fait de la guerre, des pertes sérieuses, Mon Talisman, Clairvoyant, pour ne nommer que ces deux anciens cracks, ont disparu dans la tourmente, la célèbre Corrida, prise dans les herbages une nuit d'août 1944 par des soldats allemands isolés, n'a pas encore été retrouvée. Pharis, du moins, a regagné son box à Fresnay-le-Buffard. Il va insuffler sans doute à l'élevage français une vigueur et une puissance nouvelles qui lui permettront de lutter à nouveau à armes égales avec celui d'outre-Manche.

P. de SAINT-ANDRÉ.



Au sortir de cette guerre, la marine marchande française totalise à peine 900.000 tonneaux. Les hostilités nous auront donc coûté 2 millions de tonnes de navires, ce qui veut dire que nous aurons perdu 65 % de notre flotte commerciale.

La guerre a surpris notre pavillon en plein déclin. Au lendemain de la bataille de Crimée, il se classait au troisième rang derrière les pavillons anglais et américain. La France avait alors la flotte commerciale de ses besoins et de son prestige. La Troisième République donna à la France un empire colonial qui accroissait la puissance maritime de la France, mais elle se laissa rapidement rattraper et distancer par les marines marchandes qui étaient à la traîne. En 1932, nos couleurs étaient au septième rang, et, en 1939, au huitième rang, derrière l'Angleterre, les États-Unis, le Japon, la Norvège, l'Allemagne, l'Italie et la Hollande. Nous n'avions plus la marine marchande de notre importance réelle : de 1931 à 1939, la flotte mondiale diminuera de 3%, le pavillon français reculant, lui, de 17%.

Voici les regrettables conséquences de cet état de choses : à la veille de la guerre, 41,5 % seulement de nos importations maritimes et 59,5 % de nos exportations voyageaient sous pavillon tricolore. Le tiers des produits qui nous venaient de nos propres colonies étaient transportés sur des navires étrangers; dans le trafic maritime propre de nos colonies, la part de notre marine marchande était tombée de 71 % en 1929 à 50 % en 1937. Et ce déclin correspondait à un accroissement de la part de nos possessions d'outre-mer dans nos échanges extérieurs.

Le problème de la marine marchande existait donc dès avant la guerre. Celle-ci l'aura cependant considérablement compliqué.

La guerre finie, on s'apercevra qu'il y a beaucoup trop de navires dans le monde et pas assez de navires sous pavillon tricolore. Il faudra, comme nous l'avons noté dans notre précédente étude, que le monde définisse une politique de la navigation marchande. Mais, en face de cette politique mondiale, et pour permettre précisément son élaboration, il importe que les nations intéressées, la France au premier chef, précisent leurs vues particulières.

Nous voulons une marine marchande ! C'est une certitude. Comment nous y prendrons-nous pour la reconstituer ? Achèterons-nous des navires à ceux qui en ont de trop ? Reconstituons-nous une flotte dans nos propres chantiers exclusivement ? Demanderons-nous aux chantiers étrangers de nous construire un tonnage naval ? Aucune de ces solutions ne saurait être retenue seule. Il faut ménager les intérêts de notre construction navale. Mais notre économie ne peut attendre le temps qu'il faudrait à nos chantiers nationaux pour lancer le nombre de navires qui participera à son relèvement. Nos industries ont besoin de matières premières. Faut-il demander à des navires étrangers de nous les apporter pour sauvegarder le point de vue de nos constructeurs navals ? Il appartient au Gouvernement, représentant de l'intérêt général, d'envisager le plan qui convient le mieux à nos finances et à notre économie. Il est plus économe d'acheter des navires que de payer des frets énormes. C'est pourquoi il semble — plusieurs projets penchent dans ce sens — que les trois solutions seront appliquées ensemble, avec un dosage judicieux qui permettra à la France de disposer d'une flotte suffisante pendant le temps même que ses chantiers travailleront fiévreusement à la reconstruction de sa flotte commerciale.

Notre solde créditeur de 900.000 tonnes de navires s'épuise bien vite : ce sont de vieux rafiot fatigués, qui aspirent à la réforme. Tout au plus pourront-ils voguer encore cinq ans. Ces cinq ans, il faudra les mettre à profit pour préparer leur remplacement. En attendant, il faudra avoir recours à des achats de navires aux États-Unis pour accroître immédiatement notre tonnage.

Les services de la Marine marchande semblent étudier un plan qui comporterait :

- Des commandes aux chantiers navals étrangers (500.000 tonnes);
- l'achat à l'étranger de navires construits pour les besoins de la guerre (500.000 tonnes);
- des constructions en France (200.000 tonnes par an).

Restent à déterminer définitivement les quantités qui seront demandées à chacun de ces moyens. Il faut compter dix ans pour reconstituer une flotte du même tonnage que celle de 1939 : 2 millions de tonnes seront construites à raison de 200.000 tonnes par an et le tonnage actuel composé de navires trop vieux sera remplacé par des achats à l'Amérique et des commandes aux constructeurs navals étrangers.

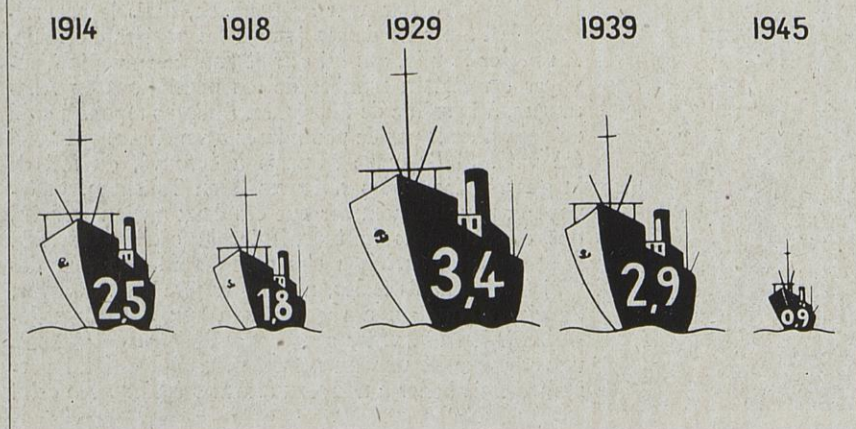
**

En résumé, en 1955, nous serons au même point qu'en 1938. Or, à la veille de la guerre, notre marine marchande était notoirement insuffisante. Il faudra donc élaborer, dans dix ans, un nouveau plan, celui qui nous donnera la marine de notre importance mondiale.

Sammy BÉRACHA.

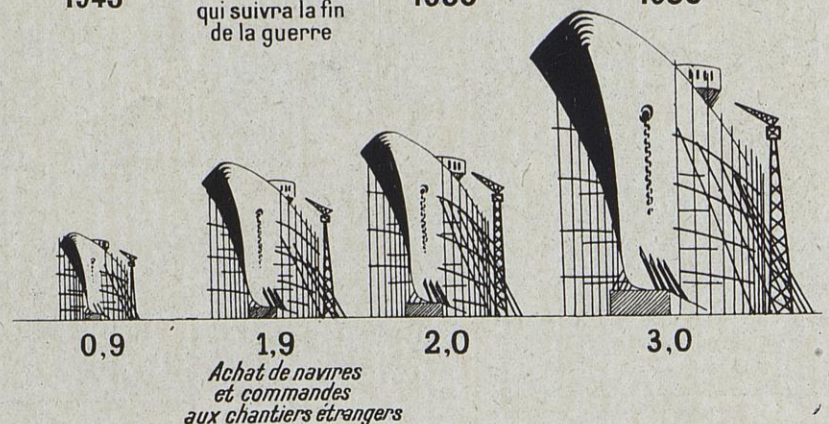
Evolution du tonnage de la Marine marchande française

(en millions de tonnes brutes)



PROGRAMME DE RECONSTRUCTION DE LA FLOTTE COMMERCIALE FRANÇAISE

1945 Première année qui suivra la fin de la guerre 1950 1955



VICHY-ETAT

est devenu

VICHY-HOPITAL



Le 2 juillet 1940, dans l'après-midi, la population de Vichy — population grossie depuis plusieurs semaines d'une foule considérable de réfugiés — assistait à un curieux spectacle : l'entrée dans la place du gouvernement Pétain.

Venant par escouades du fond de la route de Clermont-Ferrand (neutralisée pour la circonstance) de puissantes voitures, débordantes de bagages hétéroclites, couvertes de poussière et chargées à ras bord d'illustres inconnus, pénétraient dans la ville au milieu d'une haie de curieux ahuris, aisément contenus par un service d'ordre aux coups de sifflet aussi répétés qu'intempestifs. Cette migration d'un nouveau genre tenait de la parade de cirque et du vol de sauteuses. A coup sûr, la bonne ville de Vichy, réputée pour ses eaux, ses bonbons et ses carottes — ou plus exactement la façon d'accommoder les carottes — ne méritait pas une pareille invasion. Mais, chassé de Bordeaux, ayant tenté en vain de s'installer, moitié à Royat et moitié à Clermont, le gouvernement Pétain n'avait plus le choix. Par le nombre de ses

hôtels, Vichy lui était apparu comme le seul havre possible. Et pour ne pas rater son installation, il avait délégué en éclaireur chargé du cantonnement un fourrier inattendu : M. le général Weygand soi-même. La farce, en somme, ne commençait pas mal et à voir publiquement pester de multiples Excellences sans chambre, déambulant à travers la ville à la recherche du local prévu pour abriter leur digne personne, l'observateur attentif avait un avant-goût très sûr du désordre courtelinesque dans lequel n'allait pas tarder à se vautrer l'Etat nouveau.

Cinq ans ont passé depuis l'entrée des gladiateurs armés de francisques en carton-pâte dans la paisible cité des bords de l'Allier. La libération est venue. Débarrassée des Excellences édictant leurs lois néfastes entre une baignoire et une table de nuit, des parades bouffonnes dont les arbres du parc se gaussent encore en secouant leur chevelure magnifique, de la sinistre Milice qui souilla

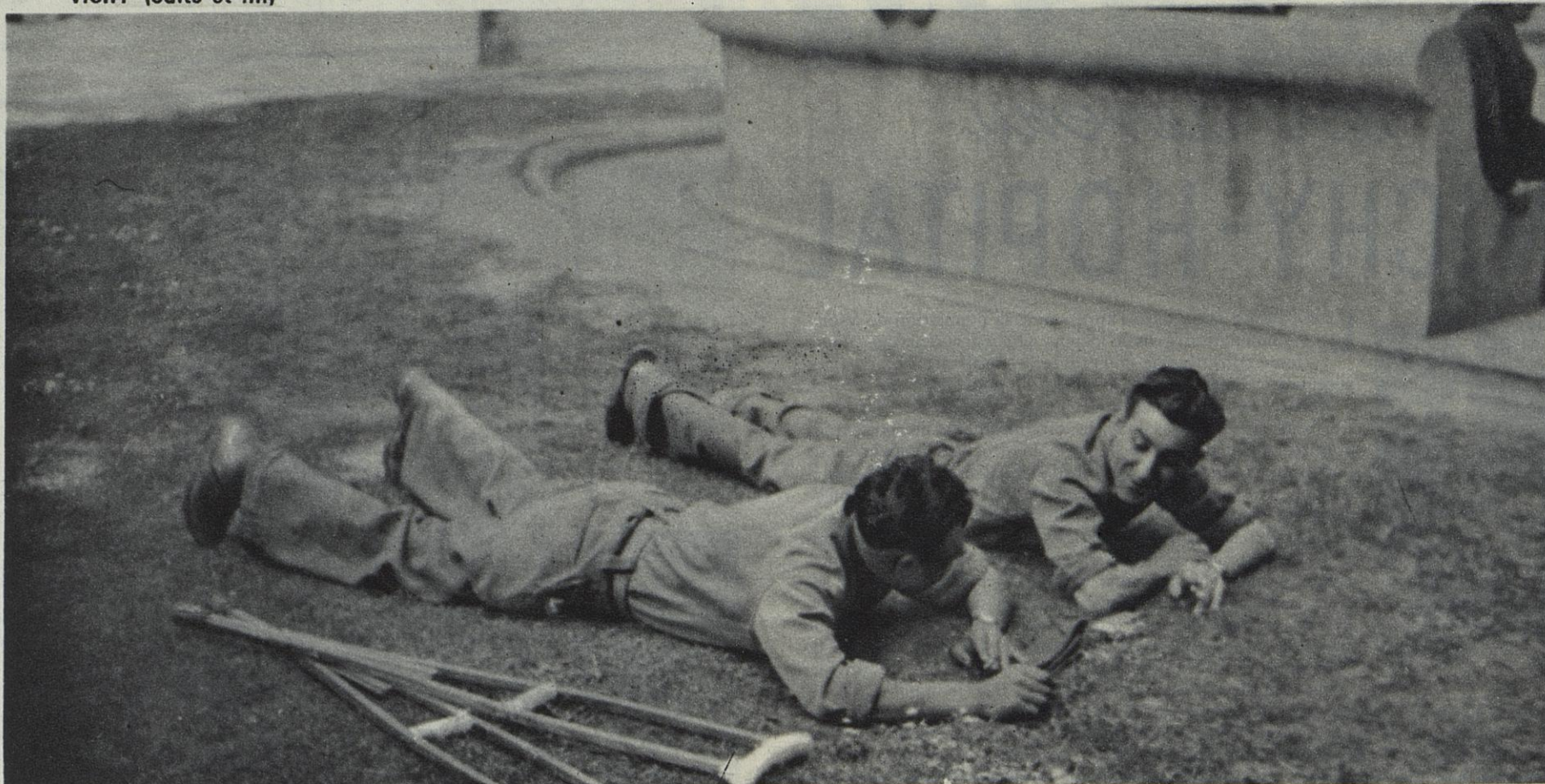


L'HOTEL DU PARC, DE TRISTE MEMOIRE, A ETE TRANSFORME EN HOPITAL COMPLEMENTAIRE.



DANS LE MEME HOTEL DU PARC, DES BLESSES NORD-AFRICAINS ONT LEUR CHAMBRE INSTALLEE DANS LA PIECE QUI SERVAIT, L'AN DERNIER, DE BUREAU A PHILIPPE HENRIOT





IL FUT UNE EPOQUE OU LES GARDIENS EUSSENT LEVE LES BRAS AU CIEL EN VOYANT LEURS PELOUSES PROFANEES ! AUJOURD'HUI, NOS BLESSES PEUVENT S'Y DETENDRE A LEUR AISE.

le Petit-Casino, des ministricules, des maîtres-chanteurs, des valets de tout poil qui hantèrent son pavé, Vichy respire enfin et a été rendue à sa mission véritable : celle d'une cité charitable aux souffrances humaines.

Car Vichy est maintenant un immense hôpital où sont pansées les plaies les plus glorieuses de cette guerre. Dans tous les grands hôtels, tels le Parc, le Thermal, l'hôtel des Célestins, des hommes que la bataille a meurtris reçoivent les soins diligents que nécessite leur état, reprennent des forces, retrouvent leur vitalité.

Pour aider ces hommes, les distraire, leur faire oublier les moments cruels passés dans la tourmente, les naturels du pays ont réalisé des miracles de tendresse, de générosité, de bonté. C'est que les Vichysois, sans avoir souffert du feu dans leur chair, ont eu leur part de souffrances intérieures. Il y avait, outre la Milice et ses sbires, quelque huit cents agents de la Gestapo à Vichy, au temps de la trahison.



A L'HEURE DE LA PROMENADE, LES FAMEUX ANES DU PARC FONT LA JOIE DE TOUS LES SOLDATS CONVALESCENT.



DANS LA RUE, DEUX BLESSES SE RACONTENT UNE HISTOIRE.



LE PETIT-CASINO, ANCIEN LOCAL DE LA MILICE, EST DEvenu MAINTENANT LE FOYER MILITAIRE « BIR HAKEIM ».



DERNIER DEMENAGEMENT A L'HOTEL DE LA PAIX, EX-MINISTRE DE L'INFORMATION.



AU PAVILLON SEVIGNE, LA SALLE DU CONSEIL DES MINISTRES SERT DE RESEVE DE MEUBLES.



C'EST ICI QUE TRONAIT LE CHEF DE LA GESTAPO AVANT QUE L'ABATTIT, A MURAT, LE SOLDAT QU'ON VOIT A DROITE



SURPRISE : IL Y A AUSSI DES BLESSES ALLEMANDS A VICHY. ILS SONT QUELQUES-UNS LOGES A L'HOTEL DU GLOBE.

C'est assez dire que la vie n'était pas drôle pour ceux qui, dans cette cité, se refusaient à souscrire à la lâcheté gouvernementale et à participer à ses pompes.

*

Aujourd'hui, le masque tombé, Vichy libre peut sourire. Jamais le célèbre Parc n'a été plus accueillant, jamais la campagne environnante n'a été plus belle, jamais il n'a fait aussi bon flâner, à petits pas, sur les rives de l'Allier. De grands mutilés passent, que conduisent avec d'infinies précautions des infirmières bénévoles. Des chants s'élèvent quelque part vers le ciel bleu. L'odeur des sources généreuses monte, âcre, insaisissable et partout présente. Nul bruit ne trouble les larges avenues rendues à la paix véritable et au repos. Quelque brouhaha pourtant, parfois, quelques coups de marteau derrière une cloison : c'est un des derniers mauvais souvenirs qu'on déménage, une dernière souillure qu'un déménageur efface avec ses robustes épaules — ses épaules d'honnête homme qui, devant un coup de vin de Chanturgue, aime à vous parler librement, les yeux dans les yeux.



...ET VICHY A RETROUVE AVEC JOIE LA REPUBLIQUE!...

GAGNER LA PAIX

par Paul RIVET

HURLEMENT des sirènes, tintement des cloches, grondement des bourdons, féeries lumineuses, clameurs de la foule, feux d'artifice, la vague d'allégresse et de bruit a déferlé sur la ville, sur le pays, sur le monde qui avaient oublié pendant cinq ans la liberté et la lumière. La tuerie a cessé, l'assassinat redevient, comme avant la tourmente, un crime, le vol, un délit. Cependant, dans beaucoup de foyers, on pleure encore un absent ou un mort. Le retour à la joie de vivre est baigné de larmes. Le drame que nous avons vécu ne se termine pas avec l'exécution des coupables. Pendant longtemps encore, il répandra sur ses acteurs et ses victimes une ombre de deuil.

Et maintenant, une tâche moins douloureuse, mais plus grave encore, se présente aux hommes. La guerre gagnée, il va falloir gagner la paix.

C'est un slogan dont on a beaucoup fait usage, mais j'ai peur que peu de personnes aient réfléchi sur la grande vérité qu'il exprime. Gagner la paix, ce n'est pas établir un traité de paix, essayer d'y inclure telle ou telle clause territoriale ou économique avantageuse, c'est rechercher et trouver les moyens efficaces d'assurer et au besoin d'imposer le respect du pacte signé. Le traité de paix sera ce qu'il pourra, bon, médiocre ou mauvais. Il pourra stipuler des annexions que quelques-uns déploieront, tracer sur une carte des couloirs plus ou moins logiques, démembrer des pays, tracer de nouvelles frontières, décider des regroupements de populations. Tant d'intérêts souvent contradictoires vont entrer en concurrence, que l'on peut présager, sans pessimisme, qu'il fera autant de mécontents que de satisfaits. Je ne suis pas en disposition de faire du paradoxe. Mais je pense que plus ce traité sera déficient, moins il sera humain, plus il renfermera de stipulations impérialistes, plus il sera indispensable de multiplier les précautions pour en assurer le respect. Tout le problème est là.

Quelles solutions peut-on envisager? Je n'en vois que deux : ou bien chaque nation entendra faire respecter par sa propre force les clauses qui l'intéressent et voudra garantir son indépendance contre tout agresseur. Ou bien les nations organiseront la sécurité collective et accepteront le désarmement de leurs forces nationales.

La première solution serait désastreuse, notamment pour la France. Saigné à blanc, deux fois en l'espace de trente ans, son industrie ruinée, ses transports et voies de communication détruits, notre pays n'a pas la possibilité de recréer et d'entretenir une armée de terre, de l'air et de mer, et de la doter d'un armement indispensable, renouvelable périodiquement, au moins tous les dix ans, peut-être plus souvent. Pour réunir les effectifs nécessaires, c'est-à-dire une armée de deux millions d'hommes, en raison des classes réduites, il devra instituer sans doute le service militaire de trois ans et immobiliser dans les casernes sa jeunesse, à l'époque où le pays aurait besoin de toute son activité pour des œuvres de paix. Nos ressources en argent, et en hommes, seront donc en grande partie absorbées par la défense nationale, et par conséquent, les réformes économiques et sociales nécessairement retardées ou même ajournées, cependant que l'impôt pèsera fatalement plus lourdement sur les épaules des classes moyennes et pauvres.

La seconde solution, la seule avantageuse dans l'état de délabrement du monde, la seule profitable à tous, est l'établissement de la sécurité collective. Il est bien certain que l'établissement de ce système n'est pas chose simple. Sa condition essentielle est l'abandon, par toutes les nations, d'une part de leur souveraineté nationale au profit d'un conseil suprême, où toutes seront représentées, et à qui sera conféré le droit absolu, sans appel, de résoudre tous les différends qui pourront surgir dans le monde, et d'imposer par la force, si besoin, ses décisions. Il faudra donc que ce conseil suprême ait à sa disposition une armée internationale répartie dans les cinq parties du monde, pourvue d'un armement puissant et sans cesse renouvelé, et capable d'agir avec rapidité et efficacité contre quiconque tenterait de troubler la paix. La participation de chaque peuple à cet organisme d'ordre sera proportionnée à ses ressources et à sa population. Il est évident que le sacrifice en hommes ou en argent sera incomparablement moindre que celui qui serait nécessaire pour entretenir une armée nationale, et que ce sacrifice sera d'autant plus faible que le désarmement général et simultané aura été plus complet. Les modalités de constitution de cette armée internationale sont à étudier avec soin, car il faut qu'elle inspire une confiance absolue à tous les pays qui s'en remettront à elle pour garantir leur liberté ou leur intégrité. Il est indispensable en particulier que les chefs de cette force soient choisis avec un soin scrupuleux. Il faut prévoir le cas où ce chef appartiendrait à un pays contre lequel des sanctions coercitives auraient été décidées. Dans ce cas, ce chef devrait passer automatiquement son commandement à son collaborateur le plus immédiat, qui aurait été choisi dans un pays différent.

La constitution d'un conseil suprême des nations et d'une armée internationale dépendant uniquement de lui marquerait le passage du national à l'humain, c'est-à-dire la dernière étape à franchir par l'humanité pour éliminer définitivement la guerre.

Rappellerai-je les étapes déjà franchies, dont chacune a comporté les sacrifices que celle-ci, la dernière, comporte?

L'homme primitif ne comptait que sur ses propres armes pour garantir sa vie. Le jour où il s'est groupé en clan, où il a accepté le pouvoir d'un chef, il a abandonné une part de sa souveraineté, au profit de la petite collectivité dont il acceptait la protection et le contrôle. Vint ensuite la constitution de groupements plus étendus, de cités, de régions, et enfin la constitution de nations, telles qu'elles existent aujourd'hui. Lorsque Louis XI a créé la France, en subjuguant les princes qui, au temps de la féodalité, gouvernaient en maîtres absolus leurs provinces, ceux-ci ont dû, de gré ou de force, renoncer à exercer ce pouvoir sans contrôle, déléguer une part de ce pouvoir au roi qui, en contrepartie, prenait l'engagement de protéger leurs sujets. Aujourd'hui, ce sont les nations qui, à leur tour, peuvent remettre à un conseil suprême la charge et le devoir d'assurer l'ordre et le respect du droit et de la justice internationaux.

Jamais, à aucun moment de l'histoire, une responsabilité plus lourde n'a pesé sur les épaules des chefs d'Etat, et en particulier des chefs de grandes nations. Dans l'orgueil d'une victoire si durement acquise, vont-ils avoir le courage de proposer, sans arrière-pensée, franchement, loyalement, l'organisation d'un monde nouveau et d'accepter, pour leur propre pays, la tutelle générale, qui est nécessaire pour que cette organisation porte ses fruits? Les nationalismes qui se réveillent si facilement après les grands conflits vont-ils les faire hésiter? Il suffirait, me semble-t-il, qu'un seul d'entre eux, parmi les plus grands, parmi les plus puissants, le proposât pour que les autres soient amenés à se rallier à ce projet. Je crois que Roosevelt, porte-voix d'un grand peuple profondément pacifique, aurait pu jouer ce rôle, si un injuste destin ne l'avait enlevé à l'humanité, à la veille du jour où le triomphe de la liberté était enfin acquis. Churchill, chef d'un peuple admirable où se marient si harmonieusement le sens de la réalité et le culte de l'idéal, aurait, dans les conseils de paix, une audience magnifique. Mais il y a surtout un homme qui peut aujourd'hui faire entendre au monde la voix de la sagesse et imprimer à l'histoire de l'humanité une direction nouvelle. C'est Staline. Staline, auréolé de la gloire de ses armées, grand gagnant de cette guerre (si une guerre comporte des gagnants), maître d'un immense pays dont l'unité morale, réalisée par un douloureux effort, s'est affirmée magnifiquement dans l'épreuve, peut demain prononcer les mots qui convainquent, les mots décisifs qui entraînent les hésitants, les timorés, que les grandes réalisations épouvantent et qui sont plus sensibles aux risques qu'aux bénéfices qu'elles comportent.

Oui, l'heure de Staline a sonné. Chaque homme, petit ou grand, a eu dans sa vie une opportunité d'orienter son destin. Les chefs d'Etat ou les chefs tout court, pendant cette guerre même, ont connu la même opportunité, mais combien plus émouvante, puisqu'il s'agissait d'orienter le destin de leur propre pays. Churchill, de Gaulle ont connu cette heure tragique où un mot émanant d'eux avait une portée décisive. Ils n'ont pas laissé passer l'occasion qui s'offrait à eux, et ce sera dans l'histoire leur vrai titre de gloire. D'autres n'ont pas compris, n'ont pas voulu ou ont eu peur. Je pense à Weygand, je pense à Noguès, je pense même à Pétain. Leur mémoire en restera à jamais souillée. Aujourd'hui, Staline a le pouvoir de changer le destin du monde. Jamais plus lourde responsabilité n'est échu à un homme, jamais pareilles chances ne se sont offertes à un homme de conduire l'humanité vers le bonheur, vers la paix définitive.

Dans quelques semaines, nous saurons si Staline a préféré conserver sa gloire de grand chef d'Etat ou s'il sera dans l'histoire, l'annonciateur et le Messie d'une ère de paix et de droit, pour toutes les nations, petites ou grandes, faibles ou puissantes.

Nous, les vieux socialistes (n'est-ce pas, mon cher Bracke), nous attendons avec angoisse la réalisation du rêve de notre vie, la réalisation de la plus belle partie du programme de notre parti. Si ce rêve prend vie et force, les sacrifices, les souffrances de l'époque affreuse que nous venons de traverser n'auront pas été inutiles et le douloureux calvaire se terminera dans l'apothéose de la résurrection.

La semaine prochaine : **André COLIN**

LES ÉLECTIONS ANGLAISES

(suite de la page 1).

nomment « le totalitarisme » des travaillistes. Ils sont aussi partisans du maintien du contrôle des moyens de production, mais appliqué au minimum et respectueux des intérêts privés. Ils reprennent — contre leurs adversaires — les arguments que nous avons vu utiliser en France, il y a vingt ans, contre la politique de gauche. Mais, au programme travailliste, ils n'opposent en fait rien de positif. Ils comptent sur la personnalité de Winston Churchill, « le héros de la guerre », ce qui n'est pas, d'ailleurs, sans provoquer certaines remarques pleines d'humour, telle que celle-ci, du leader libéral sir William Beveridge : « Les tories vous demandent de voter pour eux, parce qu'ainsi vous voterez pour Churchill. Ils ressemblent à un épicier qui est prêt à vous donner une livre de confiture à condition d'acheter une tonne de viande pourrie. » Les conservateurs comptent sur leur bonne réputation plus que sur la précision de leur programme. Il semble qu'ils soient dominés par une volonté arrêtée de ne pas effrayer et de ne rien brusquer. Mais leur force acquise est considérable, alimentée par l'appréhension de la classe moyenne à l'égard du socialisme, son attachement aux traditions économiques et sociales, aux vieilles écoles et aux vieilles libertés.

Entre la politique dynamique des uns et la politique statique des autres, les libéraux proposent une formule séduisante d'évolution sociale qui repose sur le prestige de sir William Beveridge, économiste averti et très réputé. Beveridge considère le problème du « Travail pour tous dans une société libre » comme primordial, au point que, « s'il était démontré que l'abolition de la propriété privée des moyens de production nécessaire pour l'assurer il faudrait entreprendre cette réforme ».

Il entend cependant marquer sa préférence pour une « révolution britannique », c'est-à-dire basée sur le développement naturel du passé.

En dépit de l'affirmation de M. Churchill qu'il n'y a pas entre les libéraux et son parti le « gouffre » qui les sépare des socialistes, il semble bien que les libéraux se sentent plus près des travaillistes et c'est bien ce qui préoccupe les conservateurs!

Aux programmes des travaillistes et des libéraux, les conservateurs opposent le prestige d'un homme. La grande masse de ceux qui sont encore indécis se demandent si M. Churchill sera, en temps de paix, un chef aussi éprouvé qu'il le fut en temps de guerre. D'autre part, en Angleterre, on a tendance à voter davantage pour des idées que pour des hommes. Connaissant parfaitement la psychologie britannique, les « notables » ont pris peur. La crainte de l'échec paraît dominer toutes leurs manœuvres électorales. Ainsi nous les avons vus proposer des élections brusquées dans l'espoir de profiter au maximum de la popularité du « héros de la guerre ». Craignant une victoire travailliste et libérale, ils cherchent cependant à sauver l'essentiel; c'est pourquoi nous entendons leurs « leaders » déclarer que, quel que soit le résultat du scrutin, la politique extérieure britannique doit conserver la ligne adoptée par l'équipe conservatrice, qu'il n'existe pas de différences capitales entre eux et les travaillistes dans ce domaine. Ces derniers ne se sont pas laissés prendre au piège. Leurs protestations véhémentes donnent la mesure du fossé qui les sépare de leurs adversaires. C'est toute la politique de la « démocratie conservatrice » poursuivie sur le continent en étroit accord avec les capitalistes américains du Département d'Etat des États-Unis qui est ainsi mise en question. Pour retarder son naufrage ou pour, éventuellement, la sauver, ils ont jeté dans la balance toutes leurs forces. La presse des « Lords » orchestrée par lord Beaverbrook ne ménage pas ses efforts. En face d'elle, les organes de la gauche font évidemment piètre figure.

Ils sont prêts, pourtant, semble-t-il, à toutes les concessions et entreraient volontiers dans n'importe quel gouvernement de coalition si les résultats du scrutin le permettent, pourvu que les leviers de commande essentiels soient tenus par des hommes à eux.

Les conservateurs les plus optimistes parlent d'une majorité en leur faveur de 30 à 40 voix. Les plus réalistes préparent les voies à un gouvernement de coalition: c'est ainsi qu'il est déjà question de l'équipe Bevin, Anderson, Morrison, Eden. D'autres ont le secret espoir de voir élire une Chambre ingouvernable du fait de la division des partis de gauche et lancent déjà l'idée d'un homme au-dessus des partis, jouissant de la faveur populaire, comme, par exemple, lord Woolton qui réussit à assurer, à la satisfaction de tous, le ravitaillement du pays pendant la guerre.

L'Angleterre va-t-elle vers des crises politiques semblables à celles que nous avons connues après la guerre de 1914-1918? Ce n'est pas impossible. Nous pourrions, mais la place nous manque, montrer la similitude de sa situation, sur de nombreux points, avec celle de la France de 1920.

Le peuple britannique se laissera-t-il entraîner vers les mêmes erreurs? « Ses gentlemen » comprendront-ils que la roue du progrès ne recule jamais? Feront-ils preuve d'un sens civique supérieur à celui de l'élite française? Se rendront-ils compte « qu'aucune crise de l'histoire, comme l'a écrit Léon Blum dans son livre à « l'Échelle humaine », n'a jamais laissé aucun peuple dans son équilibre antérieur ».

Pierre NAQUET.



Léopold III de Belgique, fils aîné du roi Albert. Né à Bruxelles en 1901. Monté sur le trône à la mort du roi Albert, en 1934. Son fils aîné, le prince Beaudouin, est âgé de 14 ans.

LA CRISE BELGE

La crise politique ouverte autour de la personne du Roi révèle un malaise qui, s'il n'est promptement apaisé, pourrait bien provoquer de graves perturbations dans la vie du pays. Les appels répétés au calme n'ont trouvé que peu d'échos. Le retour du Roi et la démission du cabinet Van Acker qui en résulte mettent le point final à la période de transition. La Belgique est en face de son destin.

Pour éviter toute équivoque, il convient de constater immédiatement que, dans la question du Roi, ce n'est pas la monarchie qui est en cause, mais bien la personnalité de Léopold III.

À la mort d'Albert I^{er}, le Roi prend la direction des affaires dans des conditions difficiles, les Flamands parlent beaucoup de séparatisme, la querelle des partis s'exacerbe, et dans le ciel de l'Europe s'amoncellent les nuages. Les débuts du Roi sont pénibles: un scandale éclabousse une haute personnalité catholique; les rexistes, nouveau parti fondé par Degrelle, en profitent pour entraîner une partie de l'opinion par une propagande effrénée qui chuchote-t-on, alimente sa caisse à Rome et à Berlin. Les députés nationalistes flamands s'agitent de leur côté. Au milieu de ce chaos, le Roi fait d'abord preuve de patience.

Après la mort tragique de la Reine Astrid, le Roi s'isole de plus en plus. Il a peu à peu répudié les conseillers de son père, pour écouter des voix plus aventureuses. Parmi celles-ci, le général Van Overstraeten, aujourd'hui à la retraite, fut, prétend-on, l'artisan de sa politique de neutralité. Cette politique aboutit, pendant la « drôle de guerre », à la dispersion des forces. Et le 10 mai 1940, la brutalité de l'attaque allemande trouvait la Belgique impuissante à contenir les hordes d'Hitler. Le 28 mai, le Roi capitulait.

Si la décision du Roi peut être considérée comme une faute au point de vue de la solidarité interalliée, depuis longtemps Léopold III a été lavé de l'imputation de félonie. Au lieu, comme son père, de se replier avec son gouvernement sur une terre alliée, il a préféré, commandant en chef de l'armée, partager le sort de ses soldats. C'est précisément ce qu'on lui reproche: en tant que souverain, il n'en avait pas le droit, car il devait être le gardien des destins de son peuple, le mainteneur de son indépendance.

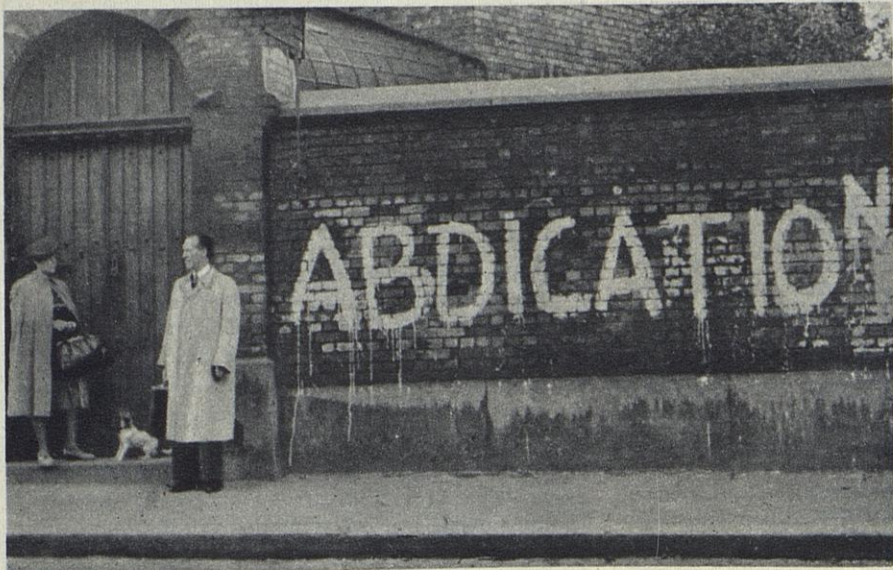
Ce grief n'est pas le seul qu'on fait au Roi. Dans le peuple, même un peuple réputé pour son bon sens, le sentiment tient lieu parfois de raisonnement; et le souvenir de la Reine Astrid, si tragiquement disparue, est resté trop vivace pour faire accepter sans amertume le mariage morganatique du Roi avec la fille de l'ancien ministre de l'Agriculture Baelis.

Prisonnier au château de Laeken, le Roi fit aussi revenir ses enfants qui se trouvaient à l'étranger, hors de l'atteinte de l'occupant, ce dont on lui tient rigueur.

Une délégation, chargée d'informer le Roi sur l'état d'esprit régnant dans le pays, se rendit à Salzbourg. Puis un conseil de Cabinet fut convoqué d'urgence, à l'issue duquel un communiqué à la presse déclara que le Roi, souffrant, avait prié son frère Charles de continuer à assumer la Régence pendant son absence. Maladie diplomatique?

Le Roi aurait été réellement souffrant à ce moment. Il a été détenu pendant neuf mois dans une forteresse, sous la garde de SS., et les dernières semaines notamment furent très pénibles. Les membres de la délégation, affirme le premier ministre, n'ont fait aucune suggestion: leur rôle fut d'informer le Roi. Dans le coin salubre du Tyrol où, confortablement logé avec ses enfants, il s'est reposé, le Roi a pu, au courant du climat moral de son pays, réfléchir. Sa décision sera, en tout état de cause, extrêmement discutée.

Qu'il reprenne sa place sur le trône, s'appuyant en cela sur la Constitution, ses adversaires ne manqueront pas de provoquer de l'agitation contre un souverain accusé, à tort ou à raison, d'imposer le maintien de ses prérogatives en dépit d'une opinion hostile, ce qui, aux yeux des couches populaires, ressemblerait furieusement à de la dictature et provoquerait des bagarres. Que, d'autre part, le Roi abdique, ses partisans ne manqueront de l'accuser de faiblesse, et d'avoir sacrifié sa couronne à l'agitation des démagogues. Quoi qu'il en soit, sa décision paraît prise. Il a annoncé son retour. Le cabinet Van Acker a démissionné, arguant des graves problèmes qui en découlent. La décision suprême reste entre les mains du peuple belge.



ADVERSAIRES ET PARTISANS AFFICHENT LEURS SÉNTIMENTS SUR LES MURS DE BRUXELLES.



AUX PARTISANS DE LEOPOLD, DES ADVERSAIRES OPPOSENT LE SOUVENIR DU ROI ALBERT



DES PARTISANS VIENNENT FLEURIR LES GRILLES DU PALAIS ROYAL DANS LA CAPITALE



DANS LES FLANDRES, LES PARTISANS DU ROI LEOPOLD MULTIPLIENT EUX AUSSI LEURS AFFICHES

L'abbé SÉGUIN, directeur de conscience de Chateaubriand, dut revenir souvent à la charge pour obtenir de son illustre pénitent qu'en expiation de ses péchés il écrivit une œuvre édifiante. Le sujet choisi était la vie de l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe. Après avoir longtemps regimbé, Chateaubriand s'y mit comme à un pensum. Il en résulta une œuvre inégale, pleine de pages brillantes qui peuvent compter parmi les meilleures de l'auteur.

François Mauriac n'a pas mené, comme Chateaubriand, une existence de désordre et de scandale. Son confesseur n'aura donc jamais à lui imposer de pensum expiatoire. Mais l'éditeur joue quelquefois, auprès d'un écrivain, le rôle d'un directeur de conscience. Il est là pour lui rappeler certaines nécessités inférieures. C'est donc, en partie du moins, pour répondre au vœu de son éditeur que François Mauriac consacra ses mornes loisirs de la première époque de l'occupation à composer la biographie d'une sainte. Chateaubriand n'avait pas choisi son héros, celui-ci avait été indiqué par l'abbé Séguin. C'est une différence de plus entre le cas de Mauriac et le sien. Laisse libre de piquer le nom qu'il voudrait dans le martyrologe ou le calendrier, Mauriac se décida pour sainte Marguerite de Cortone : « Marguerite de Cortone me retint parce qu'elle est très peu connue en France. Je savais qu'elle avait d'abord succombé à l'amour le plus humain et que même elle avait eu un enfant... (« c'est tout à fait quelqu'un pour vous ! »). Ce qui acheva de me décider, c'est que l'essentiel de ce qui la concerne tient dans un seul livre écrit par son confesseur et que les plus savants n'y peuvent guère ajouter... »

On ne pouvait s'attendre, en effet, que Mauriac se décidât pour une sainte qui n'aurait pas été d'abord une amoureuse. Son goût des belles pécheresses est connu. Mais qu'il ait choisi une Italienne, et du XIII^e siècle, si éloignée de nous, par conséquent, dans le temps et dans l'espace, si étrangère à tant d'égards, certains lecteurs en seront surpris, et d'autant plus que sainte Marguerite de Cortone est, si j'ose m'exprimer ainsi, une sainte particulièrement difficile à avaler.

On ne sait que peu de choses sur sa jeunesse. Fille d'un pauvre cultivateur, orpheline de mère à sept ans, elle eut beaucoup à souffrir de l'animosité d'une marâtre. Est-ce la raison qui la fit mal tourner ? Le fait est qu'elle tourna mal. Histoire classique de la jolie paysanne dont s'éprend un jeune seigneur, qu'il séduit en lui promettant le mariage, rend grosse et n'épouse pas. Le jeune et riche amant de Marguerite ne l'abandonna toutefois point. Il fit d'elle ce qu'on appelait dans ma jeunesse une grande cocotte. De qui était le fils qu'elle mit au monde ? Peut-être de son séducteur. Peut-être d'un autre. Cependant, elle gardait intacte la foi de son enfance et le Christ ne détournait pas d'elle son « attention amoureuse », pour employer l'expression de Mauriac. Il la « couvait » comme il avait « couvé » la Magdaléenne. Le penchant du Christ pour les femmes de mauvaise vie est un des mythes de la religion catholique qui ont le plus fait pour attirer à celle-ci les âmes sensibles et, en particulier, les littérateurs, grands amateurs de ce genre de femmes, eux aussi.

Le jour où elle découvre au pied d'un chêne le cadavre de son amant assassiné, Marguerite se convertit donc sans aucun effort. L'anecdote rappelle Rancé, entrant chez sa maîtresse et la trouvant morte et décapitée : on lui avait coupé la tête parce que le cercueil était trop court. Ce spectacle, dit-on, fit de M. de Rancé un solitaire et un saint. Une circonstance analogue transforma la courtisane Marguerite en une mystique éperdue de repentir et d'amour divin. Elle revêtit l'habit de saint François et prit en haine son corps dont elle avait tiré tant de délices. Elle le martyrisa et l'enlaidit, et comme, en outre, le Christ la favorisait de visions, d'extases et d'entretiens directs au cours desquels il multipliait les recommandations et les conseils, elle s'acquittait vite une grande réputation dans Cortone.

Ce ne sont pas les macérations auxquelles elle se livra qui nous déconcertent dans l'histoire de

Marguerite. Ce n'est pas non plus l'ostentation qu'elle y apportait. Mauriac a raison de nous rappeler que nous sommes ici en Italie, sur la terre où ont pris naissance le *bel canto* et l'opéra. Marguerite réveillait ses voisins la nuit pour leur crier son opprobre et sa honte et les avertir qu'elle ne méritait à aucun degré la vénération dont on l'entourait. Eût-elle pas mieux fait de les laisser dormir ? Mais, encore une fois, ce n'est pas cela qui nous rebute le plus de sa part. La sainteté et la mysticité ont leurs raisons... Le côté le plus

épineux de la conduite de Marguerite réside dans l'incroyable dureté avec laquelle cette sainte traita son enfant, le laissant manquer de tout au profit des pauvres, comme s'il eût été responsable des anciens péchés de sa mère, et le forçant à embrasser la vie monastique dont il n'avait nullement la vocation. Mauriac s'évertue à justifier cette « mauvaise mère » et il y met beaucoup de subtilité, parfois laborieuse ; il ne réussit pas à nous convaincre et la seule leçon que le profane tire de son livre est que la mysticité entraîne parfois des écarts non moins condamnables que ceux du vice. Personnellement, j'ai toujours éprouvé pour la mysticité une méfiance insurmontable. L'incroyable cruauté de Marguerite de Cortone pour son enfant ne me fera pas changer d'avis.

La *Marguerite de Cortone* de Mauriac enrichit la psychologie dévote de pages remarquables auxquelles se référeront sans doute les historiens du sentiment religieux au XX^e siècle, mais ce n'est là que l'opinion d'un modeste critique littéraire, absolument ignorant en matière de théologie mystique et morale.

DEUX POÈMES DE PATRICE DE LA TOUR DU PIN

MEURTRE

Fébrilement, des pieux aigüés
Sont taillés dans cette cour jaune
Sous un rectangle de ciel cru,
Pour éventrer un visiteur.
« Il doit être bien mou de cœur ! »
Dit une voix railleuse d'homme.
En plus de la vieille ils sont deux
Qui font reluire leurs couteaux.
Les nattes de joncs sont en feu
Par les flammèches des copeaux.
Un air de foire siffle aux dents
Pour accorder les nerfs grinçants :
« Ma haine rêve », dit la vieille.
« Danse sur elle, c'est l'instant. »
Sur l'étroit plateau de soleil
Apparaît celui qu'on attend.
La cour martelée par sa fuite,
Les deux hommes l'ont acculé :
« Qu'il tourne encore, c'est trop vite,
Laissez un peu la bête aller. »
La jupe haute, c'est la danse
A deux ou trois pas de distance,
Elle s'abat quand il s'abat
Et tient son épieu comme on viole...
Ah ! la belle heure de danse folle !
Mais l'autre à bout ouvre les bras...
Elle l'enfoncé droit au ventre...
« Sifflez plus fort à ses oreilles
Pour couvrir le bruit quand il entre. »
« Ma haine danse », dit la vieille.

LA VIEILLE FEMME

Toutes les vagues de pitié
Devraient baigner la vieille femme
Qui va saccadant de côté
Avec ses charmes centenaires
Et son deuil à longueur d'années ;
Elle porte son crépuscule,
Souffle dessus pour l'allonger,
Pendant que d'autres semblent faits
Pour promener un arc-en-ciel :
Il n'est pas un seul paysage...
On entre en elle en grelottant,
Elle est sourde comme un nuage.
Mais qui peut vivre si longtemps
Dans une chair qui fait si mal
Tant les os sont proches du vent ?

Des âmes qui couvrent la terre,
Il en est pour tenir l'hiver
Et le maigre printemps de neiges
Comme des primevères obscures...

LU CETTE SEMAINE...

M. PIERRE LAFUE publie le premier tome d'un ouvrage cyclique : *le Sacrilège* (1). Il convient de respecter un effort de plusieurs années. Ce roman fleuve n'est pas torrentiel. Il coule facilement, lumineux, à la française. La langue en est élégante et pure. Cette œuvre est-elle originale ? On pense à Lacretelle et surtout au Martin du Gard des *Thibault* qui a peint l'époque d'avant 1914. M. Lafue peint celle d'avant 1939. Cependant, elle est neuve, cette étude d'un enfant enclin à la révolte, façonné non par le feu de son propre caractère comme un fougueux petit Rimbaud, mais par toutes les influences dues au hasard des rencontres. Le personnage central, dont l'histoire commence le jour où il a transpercé l'hostie consacrée pour voir s'il en coulerait du sang, est nuancé, avec ses hardiesses, ses doutes et ses timidités. Quant aux figures secondaires, si elles ont du relief, elles manquent d'ombres mystérieuses. La parente célibataire qui a mis le grappin sur le père somnolent, fatigué par la guerre précédente, est tout d'une pièce. Peut-être sera-t-elle plus balzacienne dans la suite car il est vrai qu'on a envie de connaître ces divers destins créés par M. Pierre Lafue.

En prenant *Dévoilée* (2), œuvre d'un poète qui a obtenu le prix Mallarmé, Paul Lorenz, n'a-t-on pas envie d'allumer une cigarette pour se complaire un instant au spectacle des retraites calfeutrées au fond desquelles, après avoir berné l'époux, des femmes aux longs cheveux s'endorment sur des satins doux et somptueux. Mais, dès la page 18, le portrait d'un moine sensuel, frappant, serré, robuste, retient l'attention. Et s'il est vrai que ces nouvelles (une grande et trois courtes) renferment « les fumées odorantes et le tintement des encensoirs », chacune d'elles nous renseigne sur les instincts élémentaires au sens propre du mot, avec ce qu'ils ont de fatal et d'inhérent à l'espèce. Est-elle responsable, cette jeune femme qui tue sauvagement et ensuite se pare d'un caftan rose, comme un oiseau lustré ses plumes en regrettant peut-être l'instant où il broyait l'insecte d'un coup de bec ? Paul Lorenz atteint à une véritable force lorsqu'il recrée l'effort des êtres pour soulever la charge des coutumes sous lesquelles ils se sont peu à peu ensevelis, aussi bien que le retour aux actes terrifiants de ceux qui attaquent ou se défendent. Les atrocités des hordes de Kamel, l'extrême misère des fuyards de Smyrne nous laissent des visions que l'on ne peut plus situer, ni dans l'espace, ni dans les âges révolus, parce qu'elles sortent de l'histoire. C'est, hélas, de l'éternelle humanité.

M. Auguste Dupuy nous a donné une *Elvire* (3). Son intelligence lucide domine le livre. S'il sait nous montrer les chères petites faiblesses de ceux qui se faisaient gloire d'avoir une âme, il nous attache davantage à des amis déjà si familiers.

L'Holocauste (4) de Mme Marie-Anne Desmarests est une légende inspirée par la vieille Allemagne. Seigneurs faisant ripailles, dames parées, sorcières au bûcher... Une beauté cruelle devient sainte au couvent. Il faut signaler le tempérament de l'auteur, son style vigoureux. Foin des grisailles bien-séantes ! Enfin de la couleur et de la flamme !

Andrée SIKORSKA.

- (1) N. R. F.
(2) Gutenberg.
(3) Taillandier.
(4) Maréchal.

UNE PARADE AGRÉABLE : « WESTERN IDYLL »

de Pierre-Jean LASPEYRES

Il n'y a qu'une chose qui compte dans la vie : c'est de jouer chacun avec son jeu... Il y a les joueurs joués et les joueurs joués. Tantôt l'un et tantôt l'autre. Ce qui fait que nous sommes tous des enfants. » C'est ainsi que, dans le programme, l'auteur présente sa pièce. J'avoue que ces quelques lignes, lues avant le lever du rideau, m'avaient vaguement inquiété. Je ne voyais qu'un rapport puéril de cause à effet entre le fait d'être un joueur et celui d'être forcément un enfant. Dieu merci, le jeu plus sérieux (malgré les apparences) que nous propose M. Laspeyres vaut mieux que cette surprenante déclaration. Il faut dire



NINO DE CADIX
danseur de "flamenco"

ET « enfant du port » a appris la danse avant l'alphabet, assurément en même temps qu'à manier une barque ; en même temps aussi qu'avec les autres ninos de Cadix, matadors puérils poursuivant l'un d'eux désigné « toro », il s'exerçait au grand art de la Tauromachie... Rares sont, on le sait, les danseurs espagnols qui sortent de leur pays : on cite davantage les « bailarinas » : les Pastors Imperio, Maria Dalbaicin qu'entraîna Serge de Diaghilew, Argentina, Térésina, Argentinita, Joselito et la charmante Mariemma. Nino de Cadix est apparu à Paris, en 1942, devant un auditoire réduit, mais vite chaleureux ; le même jour, précisément, que la jeune et ravissante Mariemma. Ils ont partagé l'enthousiasme du public et depuis, entre initiés, on regrette leur double disparition. Aujourd'hui, il revient ; il nous apporte la danse flamenco pure. On y trouve la gravité, une dignité fière, une force virile, à la fois nerveuse et contenue. Pas et figures sont des expressions populaires toutes pures, comme la « Chanson du Roi Henri » ; point encore de transposition théâtrale, de concession à l'optique d'un « spectacle ». Le cadre normal d'une telle exhibition est le cabaret. Le danseur, mêlé aux buveurs, serré de près par son public, échauffé par ses cris et ses claquements de mains (les « palmas »), obéit au rythme. La sobriété des costumes, l'abandon de tous accessoires, la pureté du style, la maîtrise de la technique font des danses de Nino de Cadix autant d'expressions complètes et raffinées, à la fois de son pays et de sa race. Dépouillant les valeurs locales du folklore, il passe, avec autant d'aisance que d'éclat, au plan international du « grand style ».

Pierre MICHAUX.

tout de suite qu'on prend beaucoup de plaisir à sa parade.

C'est bien une parade, en effet. La comédie entière se déroule dans le décor d'une fête foraine, un de ces coins mystérieux où se cache parfois la féerie, parmi les loques d'une tente de ménagerie. Le jeu de massacre où la mariée n'est pas belle, le manège qui fait tourner les têtes afin de faire mieux tourner les cœurs. Oui, c'est bien là la toile de fond de toutes les enfances, invinciblement attirées par les bruits de cuivre et l'odeur tantôt de sucre, tantôt de poussière des champs de foire. Mais l'illusion n'y est pas réservée aux seuls enfants. Les hommes, les femmes aussi y viennent s'y rafraîchir, ou retrouver des souvenirs, des reflets de plaisir. La scène des Noctambules est exigüe. Je félicite Jean Vernier, le metteur en scène, qui l'a utilisée avec tant d'intelligence : il fait promener les héros avec à la fois assez de lenteur et de souplesse pour donner à croire au spectateur qu'il dispose de beaucoup d'espace.

L'histoire se situe quelque part en Angleterre. Mais c'est plutôt une affaire de prénoms que d'atmosphère. L'ambiance serait plutôt celle de l'Opéra de Quai-Sous, des films allemands mi-réalistes mi-poétiques de 1925. D'ailleurs, on a souvent l'impression qu'on fait un retour de vingt ans en arrière, un voyage dans la légèreté passée. C'est, de-ci, de-là, l'esprit des pièces de J.-V. Pellerin ou de Gantillon. On se sent envahi par un subtil attendrissement, et la soirée passe, douce, avec, pour musique de fond, celle d'un orgue de Barbarie invisible, mais présent. Et cet instrument n'évoque-t-il pas mieux que tout autre on ne sait quelle quête alanguie dans la mémoire ?

Histoire tenue, toute en mots, toute en silences aussi. Un prétexte, comme le dit l'auteur. Il s'agit d'un étrange garçon, Pat, qui passe pour le naïf de son village, mais trouve tout de même dans sa naïveté le moyen de se faire accompagner à la fête par deux ravissantes jeunes filles, Margaret et Bella, lesquelles tournent autour de ses rêves diffus comme des oiseaux et comme des valseuses. Pat est aimé de Bella, mais aime Margaret, qui n'aime qu'un rêve, qui rêve d'un prince charmant. Celui-ci apparaît en chair et en os, avec les favoris blonds et le gilet saumon dont le rêve justement le parait. Et aussitôt Bella s'éprend de lui, avec autant de fougue que Margaret. A la fin d'une nuit étrange (où la fête endormie suscite un autre genre d'enchantement), il les abandonne toutes deux. Les filles apprennent que ce prince de gravure de mode n'était qu'un vagabond, engagé et habillé par Pat, pas si bête que ça, Pat qui voulait leur donner une leçon. Elles perdent d'un seul coup le mannequin en gilet saumon et Pat qui se fait enlever par un personnage muet, la caissière de la loterie, dont les yeux pendant les trois actes avaient parlé très clairement.

Tout cela ne veut pas dire grand-chose, allez-vous vous écrier. En principe, peu de chose. Mais je vous affirme que le dialogue vous plaira, et même par moments il vous donnera de l'émotion. L'amour des adolescents est souvent grave, même quand il se passe sans histoire. Dans une année dramatique où l'emphase passionnelle a si maladroitement abondé, on reçoit aux Noctambules une leçon de douceur. Il n'y a là ni larmes, ni crimes. On ne sait même pas si ce qui se passe sur la scène est vécu. Entre le parterre et la rampe, on dirait qu'une gaze est tendue. C'est de la tendresse d'aquarium, mais si claire, si juvénile, si gentiment prodigue.

Prétexte, répète l'auteur. Qu'il ne s'étonne donc point que nous nous intéressions autant à ses acteurs qu'à sa pièce. Il leur fait la part belle, et il est bien servi. C'était la première fois que j'allais aux Noctambules. J'échappais au risque de l'esprit prévenu. Je sais bien que cette compagnie a remporté des succès, mais ce n'est pas lui faire injure, j'imagine, que de la découvrir et de l'aimer sans prévention. M. Jean-Claude est Pat, le naïf. Il traverse son rêve les mains dans les poches, et en sifflotant. Il nous trompe jusqu'à la fin. Rien d'outré, de trop lunaire dans la manière de M. Jean-Claude : la seule façon de rendre plausible un songe sur la scène, c'est de paraître naturel. Le gilet saumon enveloppe la poitrine de M. André Toscano. C'est un prince charmant qui eût convenu aux quatre filles du Dr. Marsh. Il passe devant les yeux des deux jeunes filles comme un beau papillon, pour une seule nuit. S'il voulait plaire, il devait être léger et feindre sans cesse de se brûler à la flamme de ces regards : on aime que M. Toscano ait si bien compris son rôle éphémère. D'autant qu'en face des deux jeunes filles il avait à faire à forte partie. Margaret, c'est Mlle Françoise Morhange. Elle est belle, elle a de l'autorité, un jeu direct, sans sécheresse comme sans mièvrerie. Mlle Francine Claudel, dans Bella, avait — sans peut-être que l'auteur le voulût — un rôle agréable, mais difficile. Plus mobile que sa compagne, Bella ne sait

pas trop quel papillon elle veut prendre dans ses filets, le papillon de passage ou le papillon de village. Mlle Claudel rend à merveille les diverses vibrations d'une âme qui doit chercher l'absolu à travers le divertissement. Mais, dans le seul divertissement, elle est déjà parfaite. Elle s'engage dans chacune de ses scènes avec une grâce dansante assez rare.

Prétexte, répétera l'auteur... En tous cas, si c'est prétexte à fraîcheur, je peux lui dire qu'il a réussi.

René LAPORTE.

QUAND "L'ATELIER" PART POUR LA SUISSE

LES échanges intellectuels et artistiques entre la France et l'étranger reprennent. Après la Comédie-Française, le théâtre de l'Atelier, à son tour, sous la direction d'André Barsacq, va partir pour la Suisse. Où est le temps où Charles Dullin, le dos voûté, l'œil vif, le sourire matois, recevait les journalistes dans la loge sombre où il aimait à se tenir ? Après quelques minutes d'attente dans une petite pièce crépie de bleu pâle, meublée de chaises noires capitonnées de rouge, toute pareille à un décor de théâtre, si l'on parvient à faire abstraction d'un très prosaïque porte-manteau, c'est dans une grande chambre, inondée de lumière, dont un bureau, des tréteaux, un carton à dessin, font un véritable atelier, digne de donner son nom au théâtre, qu'André Barsacq accueille ses visiteurs.

Il émane de ce robuste garçon, au visage cordial, une vitalité et une intelligence qui, d'emblée, mettent en confiance.

— Bien que ma troupe soit une habituée des tournées, dit-il, c'est la première fois que nous irons en Suisse. J'avais, de mon côté, l'idée de ce voyage lorsque M. Oprecht, directeur du Schauspielhaus, le théâtre de Zurich, me demanda d'aller jouer Antigone en Suisse. Il n'avait jamais vu la pièce d'Anouilh, mais en avait entendu parler en termes si favorables qu'ils décidèrent de son choix. C'est d'ailleurs l'œuvre que j'avais moi-même l'intention d'emmener en tournée.

Jean Davy, créateur du rôle de Creon, et Catherine Todt, qui remplaça si souvent Monelle Valentin, souvent souffrante, qu'elle peut presque, elle aussi, être considérée comme une des créatrices d'Antigone, seront en Suisse, en tête de la distribution de la pièce d'Anouilh, avec Paul Oetly dans le rôle créé par Boverio. Une tonne de décors les suivra.

— Nous jouerons à Zurich, continue André Barsacq, puis à Bâle, à Lausanne, à Genève, à La Chaux-de-Fonds, à Neuchâtel, à Fribourg, à Berne. En rentrant en France, nous passerons enfin trois jours à Lyon, puis nous finirons par Grenoble. Avec Antigone, nous jouerons également l'Enterrement, d'Henri Mounier.

Que de chemin parcouru par la troupe de l'Atelier depuis le moment où, théâtre des Quatre-Saisons, elle débutait à la Comédie des Champs-Élysées, au moment de l'Exposition de 1937, avec le Roi Cerf, de Gogzi ! Ce fut ensuite la première tournée en Amérique, puis le retour au théâtre des Arts, avec ce Bal des voleurs du même Anouilh, qui devenait l'une des pièces du répertoire des Quatre-Saisons. Nouveau départ pour l'Amérique, retour au Gymnase, toujours avec le Bal des voleurs, et l'Enterrement, puis c'est la Belgique. En 1939, la guerre éclate. Le théâtre des Quatre-Saisons interrompt alors son activité. Après l'armistice, André Barsacq prend la direction de l'Atelier et crée toute une série de pièces destinées au succès, depuis le Rendez-vous de Senlis et Eurydice de Jean Anouilh, jusqu'à la célèbre Antigone, en passant par Sylvie et le Fantôme, d'Alfred Adam, et l'Honorable Mr Peppys, de Georges Conturier.

— Vous voyez, remarque André Barsacq, que nous avons toujours partagé notre activité entre la France et l'étranger. Le théâtre constitue l'une des propagandes les plus directes, et qui touche le plus grand public. Le public universitaire des États-Unis, notamment, nous a réservé un accueil si intelligent et si compréhensif que j'envisageais, du temps où Jean Giraudoux était aux Informations, de faire une tournée théâtrale dans les Universités américaines, dont chacune possède son théâtre. Si les circonstances s'y prêtent, peut-être reprendrai-je ce projet. Les Russes même apprécient notre effort et des comédiens d'U.R.S.S., comme l'Ambassadeur lui-même, se sont intéressés notamment à la mise en scène et à la présentation assez nue d'Antigone.

Verrons-nous une troupe française, renouant la tradition interrompue en 1914, aller donner des représentations en U.R.S.S. ?

Annie de MEREDIEU.

Alexandre JANY

ESPOIR FRANÇAIS DE LA NATATION

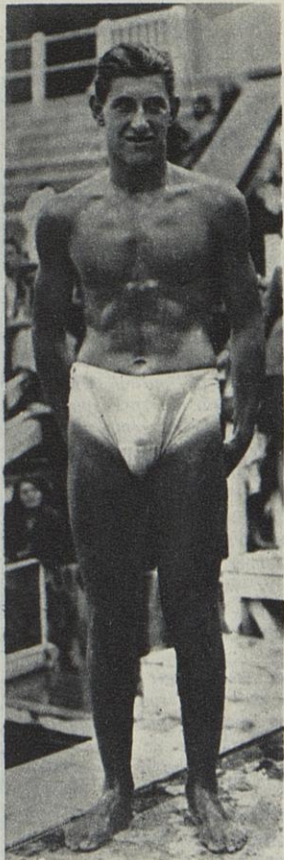
ALEXANDRE JANY est l'espoir français de la natation. A seize ans, champion et recordman de France, il possède la classe internationale. Cette vocation, il la tient de famille, puisque son père est maître-nageur à l'admirable piscine des Dauphins, à Toulouse, et que sa jeune sœur, Ginette, à treize ans, est championne et recordwoman de France des 50 mètres dos et crawl de sa catégorie.

Venu très tôt à la natation, Alexandre Jany battait cette année le record de France des 100 mètres nage libre, en 59 secondes 6/10, améliorant de deux dixièmes de seconde le record de notre autre grand champion Jean Taris. Par ailleurs, il détient également le record des 50 mètres en 25 secondes 9/10.

On escomptait beaucoup de la venue à Paris du Toulousain, qui dimanche, aux Tourelles, rencontrait nos plus rapides champions, Kovacs, Hatot, Serres, Padou fils, etc... On prévoyait qu'il allait descendre au-dessous de 59 secondes, performance que seuls Weissmuller, Barany, Csik et Takaischi avaient réalisée. Mais s'il triompha, ce fut en 1 minute 2 secondes 3/5. Ajoutons que la piscine des Tourelles est réputée comme une des plus dures d'Europe et que très rares furent les records qui y furent battus.

Jany était fatigué. Il termina en peinant. L'entraîneur national Hermant qui forma la plupart de nos grands champions nous déclarait, à l'issue de la réunion : « Jany est un grand espoir, mais pourquoi le fatiguer inutilement en lui faisant nager le dos et surtout jouer au water-polo ? C'est un grand nageur de vitesse; qu'il se spécialise sur la vitesse, se ménage. Il doit pouvoir ramener à la France de grandes victoires... »

Paroles sensées, que nous approuvons. Jany a seize ans, il ne doit pas être surmené. Ce grand gaillard qui pèse 86 kilos, chausse du 46, doit poursuivre un entraînement rationnel où la culture physique aura la plus large part. Dans quelque temps, quand Nakache, autre champion français, aura retrouvé sa grande forme, nous assisterons à des rencontres très serrées et peut-être à la chute des records. Mais sachons être patients. Après Taris, Nakache, Alexandre Jany, la natation française retrouve sa place...



L'espoir français de natation le jeune Alexandre Jany.



Au meeting nautique des Tourelles, à Paris, un des clous fut, sans conteste, les démonstrations de plongeurs faites par les nageurs d'Emile Poussard. Voici un extraordinaire plongeur à quatre du plus bel effet.



UN DEPART FULGURANT D'ALEXANDRE JANY, AUX TOURELLES, LORS DE L'EPREUVE DU RELAIS CINQ FOIS 50 METRES. MALGRE LES EFFORTS DE JANY, LES TOULOUSAINS SERONT BATTUS.



DECORS DE DIMENSIONS TRES REDUITES FORMES DE PETITES IMAGES DECOUPEES...

CINÉMA

BLONDINE

ON nous présente *Blondine* comme un essai, comme la simple illustration d'un procédé nouveau. C'est bien ainsi qu'il faut prendre ce film si l'on veut manifester à son égard quelque indulgence. Encore faut-il ajouter que la nouveauté du procédé n'est que relative. Il s'agit plutôt de la mise au point et de la généralisation d'un moyen déjà employé dans les studios.

Il arrive qu'on donne à l'écran l'illusion d'un décor de taille normale en cinématographiant simplement une maquette de dimensions réduites. Dans *Douce*, par exemple, on voit d'abord un long « panoramique » décrivant un paysage parisien à l'époque où la Tour Eiffel, encore en construction, ne s'élevait guère plus haut que son premier étage. Tout cela n'était qu'une petite maquette, placée assez près de la caméra. A la fin, l'on aboutissait à une fenêtre ouverte par où l'on voyait des personnages dans une pièce. Cette fenêtre faisait partie d'un décor de taille normale, un décor ordinaire dans lequel les acteurs pouvaient évoluer.

C'est en ayant recours à une illusion d'optique du même ordre que le décorateur Mahé a inventé et utilisé un procédé qu'il appelle le « Simplifilm ». Il est vrai qu'Abel Gance déclare l'avoir inventé déjà lui-même avant M. Mahé, mais je n'interviendrais pas dans ce débat.

Avec le Simplifilm, on n'utilise que des décors de dimensions très réduites, placés tout près de la caméra. Ce sont, en quelque sorte, de petites images découpées qui se trouvent en réalité au premier plan, tandis que les acteurs jouent beaucoup plus loin, dans un studio à peu près vide. Mais la prise de vue est combinée de telle façon qu'à l'écran lesdits acteurs paraissent évoluer dans cette forêt ou cette salle de palais ou tout autre lieu figuré par les petites images du premier plan.

Cette combinaison posait évidemment quelques problèmes dont je ne connais pas exactement les solutions, mais elle en posait un notamment, celui de l'éclairage, qui n'a pas été sans conséquences. Il a fallu, en effet, si je ne me trompe, un temps extrêmement long pour régler les éclairages sur les acteurs, de façon qu'ils correspondent à ceux des maquettes, sans quoi l'illusion n'aurait pas été donnée.

Il reste l'intérêt artistique du procédé. Il consiste à pouvoir faire jouer les acteurs dans un milieu qui ressemble à celui des dessins animés. A ce point de vue, toutes les fantaisies semblent permises et l'on doit pouvoir obtenir un curieux mélange de réalité et d'irréalité en faisant vivre de vrais personnages dans des lieux visiblement imaginaires. C'est évidemment ce qu'a tenté l'inventeur en réalisant lui-même *Blondine*, qui est un conte de fée.

Malheureusement le film est incontestablement mauvais. Le dialogue, le jeu des acteurs et leur façon doucement déclamatoire de réciter sont d'une niaiserie qui fait penser à tout ce qu'il y a de moins valable dans les spectacles de patronage. D'autre part les images dessinées par M. Mahé ne sont pas particulièrement jolies, ni suggestives, et manquent de personnalité. Il résulte de tout cela un film très ennuyeux.

Il démontre pourtant la possibilité d'employer le Simplifilm, soit pour certaines scènes de films ordinaires, soit pour des réalisations poétiques que nous verrons peut-être un jour... Pourquoi pas?

Jean ROUGEUL.



...DANS LESQUELS EVOLUENT DES PERSONNAGES DE CONTE DE FEES GRANDEUR NATURE.

BEAUX-ARTS

SOUVENIRS

LES DÉBUTS DU CUBISME

PRÉCÉDÉ de signes obscurs, le cubisme apparut vers 1911 tel un météore dans le ciel de Paris, tombé on ne sait d'où, ni comment, scintillant de quelques noms jusqu'alors inconnus. On a discuté sur la date et l'origine du mot. Matisse et Louis Vauxcelles auraient prononcé les premiers le mot de « cubus », à propos de toiles de Georges Braque fusées au Salon d'Automne de 1908, sans se douter probablement de la prodigieuse fortune qui était réservée à ce vocable inoffensif.

L'exposition qui a lieu actuellement à la Galerie de France (le Cubisme 1911-1918) me semble très importante. Elle nous offre un résumé, sans doute incomplet, mais frappant, de cette époque « classique » du cubisme qui débute en 1911. Pendant les quelques années d'avant l'autre guerre, une douzaine d'artistes se réunissent spontanément autour de quelques préoccupations communes : on sait lesquelles. Il y avait des affinités certaines, des amitiés, des théories aussi qui s'ajustèrent aussitôt comme un jeu de puzzle. Il y avait quelque chose dans l'air. Puis la littérature s'en mêla.

Il faut noter aussi que plusieurs de ces peintres étaient aussi théoriciens, comme Albert Gleizes, Metzinger, André Lhote. Et théoriciens rigoureux. « Étrange monstre cubiste ! » écrit M. Dorival. Ascétique, il exalte frénétiquement l'homme, et réaliste, il élabore un univers irréaliste. Faut-il s'étonner après cela qu'il glisse dans le lyrisme ? C'est en effet ce qui est arrivé dans la suite. Mais dès le début « leurs tableaux irradiaient cette poésie intellectuelle qui n'est pas moins lyrique que l'autre ».

Il s'est dégagé du cubisme et du mouvement cubiste, vers cette époque, une atmosphère singulièrement excitante et contagieuse. Ces recherches quelque peu abstraites d'artistes inconnus du public ne rencontrèrent guère au dehors qu'incrédulité et moquerie. Peu importe ! Il y avait, derrière certaines outrances, une volonté commune de rénovation, un souci de discipline et de pureté (bien avant que le mot soit galvaudé). Il y avait la valeur exceptionnelle de plusieurs peintres, et enfin le nouveau groupe avait trouvé un centre de rayonnement dans l'étonnante personnalité d'Apollinaire.

Sur les débuts du cubisme, cette exposition est un document unique. Certes elle ne réunit qu'une petite partie des peintres cubistes. Mais ce sont les premiers, ceux de la période militante.

Elle ne contient pas non plus les œuvres les plus marquantes de chacun des artistes représentés. Il est certain que depuis lors Picasso, à travers son œuvre protéiforme, a brisé tous les cadres où il s'enfermait alors volontairement ; que les trois toiles de J. Fresnaye, celui d'entre les autres qui avait le plus de « génie », ne sont rien en comparaison des grandes œuvres lyriques comme *l'Artillerie* ou *la Conquête de Vair*, qu'il a eu le temps de nous donner avant sa mort prématurée. Juan Gris et quelques autres étaient loin d'avoir donné leur mesure. Il faut se rappeler que la plupart d'entre eux n'avaient pas trente ans.

On remarquera que les cubistes, à cette époque « classique », semblaient — sauf Delaunay et Villon, mais Léger y compris — négliger la couleur en faveur des « équivalences ». Au premier abord, cette exposition peut même sembler terne et grise. Dans ses débuts, contrairement à l'idée courante, le cubisme était peu bruyant et discret. C'était une sorte de terrorisme silencieux. Il ne devint tumultueux que plus tard, après l'autre guerre. Au début, c'était un mouvement fortement teinté d'intellectualisme. C'était sa faiblesse et sa force. Il était un peu hermétique (beaucoup moins qu'on ne le croyait alors), avec pas mal de rigueur et, en effet, d'« ascétisme ». Ces œuvres « se taisent », en réaction contre le tintamarre du Fauvisme. C'est plus tard seulement que la bombe explosera avec

fracas, projetant de tous côtés ses flammes et ses éclats.

C'est alors, vers 1920, que chacun quittera le cubisme doctrinal pour suivre sa propre voie, alors seulement que son influence s'étendra prodigieusement, au point que l'on peut dire : s'il n'y avait pas eu le cubisme, aucun artiste ne s'exprimerait aujourd'hui exactement comme il le fait.

On peut penser ce qu'on veut du cubisme : on doit constater le fait. C'est pourquoi il était si intéressant, et même passionnant, de nous montrer, à trente ans de distance, le point de départ, de revoir ou de voir (beaucoup d'entre nous étaient trop jeunes alors) rassemblées les premières œuvres de l'époque héroïque, qui devaient avoir des conséquences si lointaines.

Certains, en parcourant cette exposition, seront comme toujours déçus et diront : « Ce n'était donc que cela ! » Mais on peut le dire de toute révolution à ses débuts.

par Fernand PERDRIEL

GALERIES DE TABLEAUX

GALERIE LOUIS-CARRE

10, Avenue de Messine : PICASSO

Peintures récentes

ROBERT FRERES,

31, rue La Boétie.

Tous les jours : Présentation de Tapis, Persans Fins, Pièces Rares.

GALERIE DE L'ORFÈVRE CHRISTOFLE

12, rue Royale. « Formes d'aujourd'hui ». Meubles, Tapisseries, Objets d'art.

GALERIE DROUANT DAVID,

52, Faubourg Saint-Honoré.

Sélection de Maîtres Contemporains.

GALERIE « COULEUR DU TEMPS »

9, rue Arsène-Houssaye, Paris. Car. 37-18.

Ensemble d'œuvres de :

BRIANCHON, CERIA, LAPRADE,

MARQUET, H. DE WAROQUIER, PUY.

Ouvert de 14 h. à 19 h.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

CABINET IMMOBILIER CHARLES VERMEL

IMMEUBLES - PROPRIÉTÉS - COMMERCES

3, rue du Grand-Couvent - NIMES (Gard)

Bel immeuble moderne sur grand boulevard à NIMES, locaux commerciaux et appartements Rapport net : 127.000 francs sera porté à : 250.000 francs environ. PRIX : CINQ MILLIONS.

CASINO, très belle plage MIDI, 35 chambres. Salle de spectacle : 400 places. Licences : Hôtel - Restaurant - Café - Dancing - Jeux (Boule, Baccara). Actuellement sinistré. Dégâts : 9.000.000 à récupérer par l'acheteur. PRIX : HUIT MILLIONS (Immeuble compris).

A vendre cause décès beau domaine. Superficie totale : 53 hect. dont 23 hect. vignes. Rend. maximum 16 hect. terres fertiles, 14 hect. bois. Matériel mod. Cheptel vif complet, superbe M. de M. tout confort. Tél., élec. force M. de Bayle, parc. PRIX : (à débattre).

A L'HOTEL DROUOT

EXPOSITIONS et VENTES de la semaine

EXPOSITIONS

SAMEDI 23 JUI 1945

Salle 6. Tableaux. Meubles. Objets d'art. Exp. : MM. Haro, Préau. M° Pruvost.

Salle 8. Très beaux livres et autographes. Exp. : M. Andrieux. M° Boisgirard.

Salle 10. Bibliothèque de feu M. Perreau. Editions originales et livres illustrés anc. et mod. Exp. : MM. Briquet et Giraud-Badin. M° Petit et Ader.

MARDI 26 JUI 1945

Salle 1. Tableaux. Objets d'ameublement anciens. M° Glandaz.

JEUDI 28 JUI 1945

Salle 7. Tabl. anciens et modernes. M° Rheims.

Salle 9. Tableaux modernes. Expert. M. Jean Caillac. M° Bellier.

VENTES

LUNDI 25 JUI 1945

Salle 6. Tableaux. Meubles. Objets d'art. Exp. : MM. Haro, Préau. M° Pruvost.

Salle 8. Très beaux livres et autographes. Exp. : M. Andrieux. M° Boisgirard.

Salle 10. Ce jour et jours suivants. Bibliothèque de feu M. Perreau. M° Petit et Ader.

MARDI 26 JUI 1945

Salle 6. Tableaux. Meubles. Objets d'art. Exp. : MM. Haro, Préau. M° Pruvost.

MERCREDI 27 JUI 1945

Salle 1. Tableaux. Objets d'ameublement anciens. M° Glandaz.

Salle 8. Belle collection timbres poste principalement colonies anglaises. Exp. : M. Roumet. M° Ribault-Menetière et Albinet.

JEUDI 28 JUI 1945

Salle 8. Timbres-poste. M° Ribault-Menetière et Albinet.

VENDREDI 29 JUI 1945

Salle 7. Tabl. anciens et modernes. M° Rheims.

Salle 9. Tableaux modernes. Expert. : M. Jean Caillac. M° Bellier.

Salle 8. Timbres-poste. M° Ribault-Menetière et Albinet.

ORFÈVRE

CHRISTOFLE

Achète services argenterie, porcelaines et cristaux.

281, rue Saint-Honoré (1^{er} étage)

De 14 à 18 heures ouvert samedi

OFFICIERS MINISTÉRIELS

A vendre CHATEAU (Régence) 14 km. de Rouen en bord. Seine. Tout conf. Communs. Parc, jardin. Cont. 5 hect. 55 ares. S'ad. M° Collet, not. 83, boulevard Haussmann, Paris.

PRIMA
Gaines et Soutien-gorge
fabricant: ET^S BERNARD 4 Cours des Chartreux LYON

Armagnac Sempé
MAISON H. SEMPÉ . SABAZAN (GERS)
DEPOT : 39 RUE DU LANDY . S^TOUEN - PARIS

RUBRIQUE PHILATÉLIQUE

UN CADEAU DE CHOIX...
COLLECTION IMPÉRIALE
J. FORET Expert
ACHAT-VENTE
TIMBRES-POSTE
Env. Catal. P.A. Prix 13%
64.R.LAFAYETTE.PARIS.PRO.3427

ALBUM DE
TIMBRES-POSTE
D'AVIATION
PRIX: 300F
Avec timbres
500 à 50.000F

J. NITARD Fils
29, rue St. Ferréol, Marseille.
Achat Collections et timbres rares.

CHEVEUX SECS: PÉTROLE

XOUR
SPÉCIALISTE DES SOINS DU CHEVEU

NOS MOTS CROISÉS

par Max FAVALELLI

PROBLÈME N° 15

HORIZONTALEMENT. — I. Un croisement que certains estiment dangereux. — En grand. — II. N'éclate pas si elle est froide. — Tous ceux qui observent connaissent ses spécialités. — Permet d'accéder au Gange. — III. Compris dans le tour du propriétaire. — Se prend dans la fuite. — IV. Va de l'avant. — N'avale pas tout d'un coup. — V. Note. — Grecque. — Son évêque est sur un point l'égal du général de Gaulle. — VI. Porte parfois une hotte. — Métropolitain. — VII. Opérait sous le manteau. — Sert de bouche-trou. — VIII. Article. — Doit pouvoir tout lire dans le texte. — IX. Il a le bras long. — Bifurcation. — X. Se complait dans l'eau chaude. — Pas fin. — XI. Portugaise et Hollandaise. — Note. — Brillant grimpeur. — XII. Clôture. — Participe.

VERTICALEMENT. — 1. Se crie sur les toits. — Ne peut plus guère mâcher que ses mots. — 2. Ressemble à l'abeille. — Chaleur dans un certain sens. — 3. Se prend dans la presse. — En trois. — Hélas, il en est toujours une nouvelle! — 4. Il paraît que tout va quand elle va. — 5. Somme sans importance. — A été fou. — 6. Se jette dans le Pô. — Sans éclat. — 7. On le fête s'il est neuf. — A vu s'abattre sur lui bien des fléaux. — Il est rare qu'il soit mis à l'index. — 8. Flageolet à la provençale. — Permet de passer à la caisse. — 9. Spécialité d'outre-Rhin. — 10. On les tire en prenant une certaine poudre. — Possessif. — 11. Souvent burlesque. — Pronom. — Ni vous ni moi. — 12. Farces de Campanie. — Contracté.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
I												
II												
III												
IV												
V												
VI												
VII												
VIII												
IX												
X												
XI												
XII												

SOLUTION DU PROBLÈME N° 14

HORIZONTALEMENT. — I. Acompte, Sss. — II. Rosière, Bête. — III. Transition. — IV. Rg, Mutin. — V. Lad, Aptère. — VI. Liar-odeur, No. — VII. Enseigne, Cid. — VIII. Re, Caresses. — IX. Puni, Ai, En. — X. Epi, Tsar. — XI. Pesée, Impôt. — XII. Nid, Secousse.

VERTICALEMENT. — 1. Artillerie. — 2. Cor, Aine, Ppi. — 3. Csardas, Pied. — 4. Oing, Reçu. — 5. Mes, Adiantes. — 6. Prix, Egrisée. — 7. Tet, Aune. — 8. Impresario. — 9. Bout, Si, Mu. — 10. Sentence, ops. — 11. St, Iroise, OS. — 12. Seine, Note.

Livres de luxe illustrés en souscription

O.C.E.L. Editions
(documentation M)
25, Quai des Grands-Augustins - Paris

BRILLANTS PERLES SAPHIRS RUBIS EMERAUDES

YVES ROUÉ
JOAILLIER

61 Bd Malesherbes. Paris. S^TAugustin

89^e Année - N° 4313. **LE MONDE ILLUSTRÉ** 23 Juin 1945.
Hebdomadaire paraissant le jeudi

DIRECTEUR : Pierre NAQUET RÉDACTEUR EN CHEF : René MAINE
COMITÉ DE RÉDACTION : François de CLERMONT-TONNERRE et Henry CLAIR

RÉDACTION -- VENTE -- ABONNEMENTS
69, Quai d'Orsay — Tél : Invalides 19-44 - 67-48 - 80-37
Abonnements : 6 mois : 700 frs -- 3 mois : 370 frs

SERVICE DE PUBLICITÉ DU "MONDE ILLUSTRÉ"
12, Rue d'Anjou - PARIS VIII^e - Téléphone : Anjou 04-80
7, pl. Antonin-Poncet - LYON (Rhône) - Tél.: Franklin 55-25

Compte Chèques Postaux Paris : 4-116-52



TEINTURE IDÉALE

teint tous visages

LOUIS GONNET fabricant LYON

Le
"Terre Galant"

CAMUS
FINE CHAMPAGNE
FONDÉE EN 1845
LA GRANDE MARQUE
COGNAC
CAMUS & C^o PROPRIETAIRES

Fondée en
1863

CAMUS

"LA GRANDE MARQUE"
COGNAC



ENIGME...

POUR VOTRE CHANCE

CERTITUDE

POUR LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE

LOTERIE NATIONALE

455

Séduction

Coquetterie...
évasion nécessaire...
Pour la femme élégante :
les ravissantes épingles
AUGUSTE BONAZ
légères, fines, séduisantes,
expression du goût et du
charme de Paris

Auguste Bonaz

LA PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE DE PEIGNES ET ORNEMENTS DE COIFFURE



Arôme 3 marque une étape nouvelle dans l'art de la parfumerie. Il apporte à la toilette de la femme et de l'homme élégants, le complément tant souhaité d'une essence fraîche et tonique, aux discrètes senteurs de lavande.



LES PARFUMS DU CHEVALIER
D'ORSAY

